

DU MÊME AUTEUR

Les Saisons de la nuit, Belfond, 1998, rééd., 2007 ; 10/18, 2000

La Rivière de l'exil, Belfond, 1999, rééd., 2007 ; 10/18, 2001

Ailleurs, en ce pays, Belfond, 2001, rééd., 2007 ; 10/18, 2003

Danseur, Belfond, 2003 ; 10/18, 2005

Le Chant du coyote, Belfond, 2007 ; 10/18, 1998

Zoli, Belfond, 2007 ; 10/18, 2008

Et que le vaste monde poursuive sa course folle, Belfond, 2009 ; 10/18, 2010

Transatlantic, Belfond, 2013 ; 10/18, 2014

Treize façons de voir, Belfond, 2016 ; 10/18, 2017

Lettres à un jeune auteur, Belfond, 2018 ; 10/18, 2019

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :
colummccann.com

Colum McCANN

Apeirogon

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Clément Baude*

belfond

À Sally

Note de l'auteur

Les lecteurs familiers de la situation politique en Israël et en Palestine remarqueront que les forces motrices qui sont au cœur de ce livre, Bassam Aramin et Rami Elhanan, existent pour de vrai. Par « vrai », j'entends que leurs histoires – et celles de leurs filles, Abir Aramin et Smadar Elhanan – ont été bien décrites, en film comme en texte.

Les transcriptions des deux hommes, dans la partie centrale du livre, ont été rassemblées à partir d'interviews menées à Jérusalem, à New York, à Jéricho et à Beit Jala. Mais partout ailleurs, Bassam et Rami m'ont autorisé à modeler et à transformer leurs mots et leurs mondes.

Malgré ces libertés, j'espère être resté fidèle à la réalité de leurs expériences partagées. Nous vivons notre vie, disait Rilke, en cercles de plus en plus larges qui passent sur les choses.

2016

1

Les collines de Jérusalem sont un bain de brume. Rami avance de mémoire sur une ligne droite et évalue la courbure du prochain tournant.

À soixante-sept ans, il se penche très bas sur sa moto, blouson rembourré, casque bien fermé. C'est une moto japonaise, une 750 cc. Un engin agile pour un homme de son âge.

Rami ne ménage pas sa moto, même par mauvais temps.

Il prend un virage serré à droite, devant les jardins où la brume, en se dissipant, révèle l'obscurité. *Corpus separatum*. Il rétrograde et dépasse une tour militaire. Les lampes à sodium ont quelque chose de nébuleux le matin. Une petite nuée d'oiseaux assombrit un instant l'orangé.

Au pied de la colline, la route plonge encore dans un autre virage, noyé par la brume. Rami passe en seconde, relâche l'embrayage, attaque le tournant en douceur et se remet en troisième. La route 1 passe sur les ruines de Qalunya : ici l'Histoire s'empile.

Il accélère au bout de la bretelle et prend la voie de droite, croisant les panneaux pour *la vieille ville*, pour *Giv'at Ram*. La route est criblée de phares matinaux.

Il se penche à gauche et slalome jusqu'à la voie de dépassement, vers les tunnels, le mur de séparation, la ville de Beit Jala. Un coup de guidon, deux possibilités : Gilo d'un côté, Bethléem de l'autre.

Ici, tout est géographie.

2

CETTE ROUTE MÈNE À LA ZONE « A »
SOUS AUTORITÉ PALESTINIENNE
ENTRÉE INTERDITE
AUX CITOYENS ISRAÉLIENS
DANGER DE MORT
ET VIOLATION DE LA LOI ISRAÉLIENNE

3

Cinq cents millions d'oiseaux survolent les collines de Beit Jala chaque année. Ils voyagent depuis la nuit des temps : huppés, grives, gobe-mouches, fauvettes, coucous, étourneaux, pies-grièches, combattants variés, traquets motteux, pluviers, souimangas, martinets, moineaux, engoulevents, hiboux, mouettes, faucons, aigles, milans, grues, buses, bécasseaux, pélicans, flamants roses, cigognes, tariers pies, vautours fauves, rolliers d'Europe, cratéropes écaillés, guépiers, tourterelles des bois, fauvettes grisettes, bergeronnettes printanières, fauvettes à tête noire, pipits à gorge rousse, blongios nains.

C'est la deuxième autoroute migratoire la plus empruntée au monde : au moins quatre cents espèces différentes y déferlent en circulant à des altitudes différentes. De grands V prêts à klaxonner. Des voyageurs solitaires rasant l'herbe.

Chaque année, un paysage différent apparaît au-dessous d'eux : colonies israéliennes, immeubles palestiniens, jardins de toit, casernes, barrières, routes de contournement.

Certains oiseaux migrent de nuit pour échapper aux prédateurs, ils suivent leurs itinéraires sidéraux, se transforment en ellipses à cause de la vitesse, consomment leurs muscles et leurs intestins en vol. D'autres voyagent de jour pour profiter des courants thermiques ascendants, du vent chaud qui soulève leurs ailes et leur permet de planer.

Parfois, des nuées entières cachent le soleil et badigeonnent d'ombres tout Beit Jala : les champs, les terrasses escarpées, les oliveraies autour de la ville.

Allongez-vous dans les vignes du monastère de Crémisan, vous verrez, à toute heure du jour, les oiseaux dans le ciel, empruntant leurs couloirs bavards.

Ils se posent sur les arbres, les poteaux télégraphiques, les câbles de raccordement électrique, les châteaux d'eau, et même sur le rebord du Mur, où ils sont parfois la cible des jeunes lanceurs de pierres.

4

Jadis, une fronde était constituée d'une poche en peau de vache, de la taille d'un cache-œil, percée de petits trous et maintenue par

des lanières en cuir. Les frondes étaient conçues par des bergers pour dissuader les prédateurs d'attaquer leurs troupeaux itinérants.

La poche était tenue dans la main gauche du frondeur, les cordelettes dans la droite. Il fallait un entraînement considérable pour manier l'objet avec précision. Une fois la pierre posée dans la poche, les lanières étaient tendues à fond. Le frondeur faisait tourner la fronde au-dessus de sa tête plusieurs fois, en larges cercles, jusqu'à ce que survienne le lâcher. La poche s'ouvrait et la pierre décollait. Certains bergers pouvaient atteindre à deux cents pas une cible aussi petite qu'un œil de chacal.

La fronde ne tarda pas à se faire une place dans l'art de la guerre : sa capacité à enflammer un escarpement et les murs crénelés en fit un élément crucial dans les assauts contre les villes fortifiées. On engageait des légions de frondeurs de longue portée. Ils revêtaient une armure sur tout le corps et se déplaçaient dans des chariots remplis de pierres. Quand le terrain devenait impraticable – douves, tranchées, ravins désertiques asséchés, talus escarpés, rochers en travers de la route –, ils descendaient et poursuivaient à pied, leur carquois décoré en bandoulière. Les carquois les plus profonds contenaient jusqu'à deux cents petites pierres.

En vue de la bataille, il était courant de peindre au moins une des pierres. Le talisman était alors placé au fond du carquois quand le frondeur partait à la guerre avec l'espoir de ne jamais avoir recours à la dernière pierre.

5

En marge de la bataille, des enfants – huit, neuf, dix ans – étaient enrôlés pour chasser du ciel les oiseaux à coups de fronde. Ils attendaient au bord des *wadis*, se cachaient dans les buissons du désert, tiraient

des pierres depuis les murs fortifiés. Ils visaient les tourterelles, les cailles, les oiseaux chanteurs.

Certains oiseaux étaient capturés vivants. Ils étaient rassemblés et mis dans des cages en bois, les yeux crevés afin qu'ils croient vivre dans une nuit permanente : à la suite de quoi ils se gavaient de graines des jours durant, sans discontinuer.

Engraissés jusqu'à atteindre deux fois leur taille de vol, ils étaient cuits dans des fours d'argile, puis servis avec du pain, des olives et des épices.

6

Huit jours avant sa mort, après une spectaculaire orgie de nourriture, le président français François Mitterrand commanda un ultime repas d'ortolan, un minuscule oiseau chanteur à la gorge jaune, pas plus grand que son pouce. Ce mets incarnait à ses yeux l'âme de la France.

L'équipe de Mitterrand supervisa la capture des oiseaux sauvages dans un village du Midi. On graissa la patte des policiers du coin, on organisa la chasse, et les oiseaux furent capturés au lever du jour, dans des filets très fins posés en lisière de forêt. Les ortolans furent mis en cage et emmenés dans un fourgon opaque jusqu'à Latche, la maison de campagne où Mitterrand avait passé ses étés d'enfance. Le sous-chef de cuisine sortit de la maison et rentra les cages. Les oiseaux furent nourris deux semaines, jusqu'à devenir assez gros pour éclater, puis maintenus par les pattes au-dessus d'une cuve d'armagnac pur, plongés tête la première et noyés vivants.

Le chef les pluma, les sala, les poivra, les fit cuire sept minutes dans leur propre graisse et les disposa dans une casserole blanche tout juste

chauffée.

Lorsque le plat fut servi, la pièce lambrissée – il y avait la famille de Mitterrand, sa femme, ses enfants, sa maîtresse, ses amis – sombra dans le silence. Mitterrand se redressa sur sa chaise, écarta les couvertures sur ses genoux, but une gorgée de château-haut-marbuzet millésimé.

« La seule chose intéressante est de vivre », dit-il.

Il dissimula sa tête sous une serviette blanche pour inhaler les fumets des oiseaux et, comme l'exigeait la tradition, se cacher du regard de Dieu. Il prit les oiseaux et les mangea entièrement : la chair succulente, la graisse, les viscères amers, les ailes, les tendons, le foie, le rognon, le cœur chaud, les petits os du crâne qui craquent sous la dent.

Il lui fallut plusieurs minutes pour terminer son plat, le visage caché du début à la fin sous la serviette blanche. Sa famille entendait le bruit des petits os qui se cassaient.

Mitterrand s'essuya la bouche, mit de côté la cassolette en terre cuite, releva la tête, sourit, souhaita bonne nuit et partit se coucher.

Il jeûna pendant les huit jours et demi suivants, jusqu'à sa mort.

7

En Israël, les oiseaux sont pistés par des radars sophistiqués installés le long des itinéraires de migration dans tout le pays – Eilat, Jérusalem, Latroun –, en liaison avec les installations militaires et les bureaux du contrôle aérien de l'aéroport Ben-Gourion.

Les bureaux de Ben-Gourion sont dernier cri, équipés de vitres fumées. Des banques d'ordinateurs, des radios, des téléphones. Une équipe

d'experts rompus à l'aéronautique et aux mathématiques observe les modèles de vol : la taille des groupes, leur trajet, leur forme, leur vitesse, leur altitude, leur comportement attendu en fonction de la météo, leur réaction possible face aux courants aériens, aux siroccos, aux tempêtes. Les opérateurs créent des algorithmes et envoient des messages d'alerte aux contrôleurs aériens et aux lignes commerciales.

Une autre ligne directe est dévolue à l'armée de l'air. *Étourneaux à 1 000 pieds nord du port de Gaza, 31.52583°N, 34.43056°E. Quarante-deux mille grues du Canada à environ 750 pieds au-dessus côte sud de la mer Rouge, 20.2802°N, 38.5126°E. Mouvement inhabituel d'oiseaux à l'est d'Acre, alerte garde-côtes, tempête imminente. Vol prévu, oies du Canada, est de Ben-Gourion à 0200 heures, coordonnées exactes à déterminer. Deux grands-ducs du désert vus dans arbres près piste atterrissage hélicoptères B, sud d'Hébron, 31.3200°N, 35.0542°E.*

Les ornithologues sont surtout sollicités à l'automne et au printemps, quand les grandes migrations battent leur plein : parfois leurs ordinateurs ressemblent à des tests de Rorschach. Ils sont en liaison avec des observateurs d'oiseaux au sol, même si un bon professionnel peut déterminer l'espèce dont il s'agit uniquement par la forme du vol sur le radar et l'altitude à laquelle il arrive.

À l'école militaire, les pilotes de chasse sont formés aux modèles complexes de migration des oiseaux, afin d'éviter de tomber en vrille dans ce qu'ils appellent les zones de peste. Tout a son importance : une grande flaque près de la piste peut attirer une volée d'étourneaux ; une plaque d'huile peut rendre glissantes les ailes d'un oiseau de proie et le désorienter ; un feu de forêt peut faire dévier de sa route un troupeau d'oies.

Pendant les saisons de migration, les pilotes essaient de ne pas voler trop longtemps à moins de trois mille pieds d'altitude.

8

Un cygne peut être aussi fatal au pilote qu'un tir de lance-roquettes.

9

À l'automne de la première Intifada, deux oiseaux migrant de l'Europe vers l'Afrique du Nord furent trouvés dans les filets japonais posés sur les pentes occidentales de Beit Jala. Ils étaient emmêlés côte à côte, les pattes prises dans un même fil, et leurs ailes battaient avec une telle frénésie qu'on aurait dit, à première vue, un seul et unique oiseau de forme bizarre.

Ils furent découverts par un garçon de quatorze ans, Tarek Khalil, qui les jugea d'abord trop petits pour être des migrateurs : peut-être étaient-ce des fauvettes à tête noire. Il se rapprocha. Leur pépiement de douleur le surprit. Il les délivra, les plaça dans deux sacs en tissu puis les remonta jusqu'à la station de baguage des oiseaux pour les faire identifier et baguer : longueur des ailes, taille de la queue, poids, sexe, pourcentage de graisse corporelle.

C'était la première fois que Tarek voyait de telles créatures : magnifiques, mystérieuses, la tête verte. Il feuilleta les guides, parcourut les archives. Des oiseaux chanteurs, vraisemblablement originaires d'Espagne, de Gibraltar ou du Sud de la France. Il ne savait pas bien quoi faire d'eux. Son travail consistait à poser une toute petite bague en métal autour de leurs pattes, au moyen de pinces et d'un anneau numéroté, afin que leur migration puisse être recensée. Après cela, il les relâchait.

Tarek prépara les bagues. Les oiseaux étaient si fins qu'ils ne pesaient guère plus lourd qu'une cuillerée d'épices. Les anneaux en métal

risquaient, pensait-il, de les déséquilibrer dans leur vol.

Il hésita un instant, les remit dans les sacs en tissu et les rapporta chez lui, à Beit Sahour. Il gravit les rues en pierre escarpées en tenant les oiseaux dans leurs sacs. Des cages étaient suspendues dans sa cuisine. Pendant deux jours, les ortolans furent nourris et abreuvés par les deux sœurs de Tarek. Au troisième jour, il ramena les oiseaux chanteurs sur le flanc de la colline pour les relâcher, non bagués, au milieu des abricotiers.

Avant de s'envoler, l'un des oiseaux resta quelques instants dans sa main. Tarek le retourna entre ses doigts. Les griffes pincèrent un cal sur sa main. Le minuscule cou se tourna contre la partie molle de sa paume. L'oiseau se redressa, incertain, puis disparut en voletant.

Ces deux oiseaux, il le savait, ne seraient pas recensés. En guise de souvenir, l'adolescent enfila les deux bagues en aluminium – avec leur numéro de série – sur un fin collier d'argent.

Deux mois plus tard, Tarek sentait les bagues rebondir sur sa gorge tandis qu'il descendait dans la rue de la Vierge-Marie, avec ses grands frères, pour lancer des pierres.

10

La station de baguage de l'école Talitha Koumi est une des deux seules de son genre en Cisjordanie : elle fait partie d'un centre environnemental, aux côtés d'un muséum d'histoire naturelle, d'un programme de recyclage, d'un projet de traitement des eaux, d'une unité pédagogique et d'un jardin botanique plein de jasmins, de roses trémières, de chardons, d'orties à pilules et de rangées de harmals à fleurs jaunes.

Le centre surplombe le Mur qui serpente à travers le paysage. Au loin, les toits bien alignés des colonies, en terre cuite, s'étagent sur les collines, entourées de clôtures électrifiées.

Dans la vallée, il y a tant de routes, de ponts, de tunnels et d'appartements nouveaux que les oiseaux gravitent tous vers la petite partie de la colline où ils peuvent se reposer et se nourrir, parmi les arbres fruitiers et les longues herbes.

Parcourir les quatre hectares du centre environnemental, au milieu des tamaris, des oliviers, des figuiers de Barbarie et des arbustes en fleur des terrasses, c'est comme faire le tour d'un poumon qui se rétracte.

11

Souvent, on peut voir un dirigeable blanc s'élever au-dessus de Jérusalem et flotter dans le ciel, disparaître, puis remonter, disparaître. Depuis les collines de Beit Jala – à quelques kilomètres de là –, le dirigeable banalisé ressemble à un petit nuage, à une papule blanche et molle, à un œstre.

De temps en temps, des oiseaux s'y perchent, font du stop, dérivent paresseusement sur deux ou trois kilomètres, avant de redécoller : un rossignol prenant du bon temps sur le dos d'un aigle.

Le ballon dirigeable, surnommé Fat Boy Two par son équipage israélien et les techniciens radar, plane en général à une altitude d'environ mille pieds. Il est en Kevlar et en aluminium. Une cabine en verre est fixée à sa base. La salle de treize hommes est équipée d'une série d'ordinateurs et de caméras infrarouges assez puissantes pour repérer et identifier les chiffres et les couleurs de n'importe quelle plaque d'immatriculation sur l'autoroute, même celles qui passent à toute vitesse.

12

La plaque d'immatriculation de Rami est jaune.

13

Il jette un coup d'œil sur l'horloge de sa moto, puis sur sa montre. Un instant de perplexité. Une heure de différence. L'heure d'été. Régler la montre est chose facile, mais il sait que la journée en sera affectée. Chaque année, c'est la même chose : pendant quelques jours au moins, Israël et Palestine ont une heure de décalage.

En attendant, il n'y a rien à faire. Inutile de rentrer chez soi. Il pourrait tuer le temps en restant un peu plus longtemps sur l'autoroute. Ou emprunter certaines routes secondaires, dans les vallées. Se trouver une petite portion de route où il pourrait faire cracher sa moto, mettre un peu de peps dans sa journée.

Il repasse en quatrième, l'œil rivé sur l'aiguille rouge du compte-tours. Il dépasse un dix-huit roues, puis se remet tranquillement en cinquième.

14

Quand elle est tirée d'un tube métallique à l'extrémité d'un M-16, une balle en caoutchouc quitte le canon du fusil à plus de 160 km/h.

Les balles sont assez grosses pour être vues, mais trop rapides pour être évitées.

Elles furent étrennées en Irlande du Nord, où les Britanniques les surnommaient les casse-genoux : elles étaient censées être tirées vers le sol, puis rebondir et atteindre les jambes des émeutiers.

15

La balle qui tua Abir parcourut l'air sur quinze mètres avant de percuter l'arrière de sa tête, broyant les os du crâne comme ceux d'un petit ortolan.

Elle était allée à l'épicerie, acheter des bonbons.

16

Pour deux shekels, Abir aurait pu s'offrir un bracelet sur lequel il était inscrit *Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément...* Au lieu de ça, elle acheta deux *iswarit mlabase* : des bonbons durs roses, orange, jaunes et bleu clair, enfilés sur une ficelle à la manière d'un bracelet.

Elle fit glisser les deux shekels sur le comptoir jusqu'à la paume de la marchande, qui sortit les bracelets d'un grand bocal en verre.

Pendant qu'elles avançaient vers les portes de l'école, Abir donna le deuxième bracelet à sa sœur Arin.

17

Chaque jour depuis qu'Abir a été tuée, Bassam va à la mosquée dans l'heure qui précède le lever du soleil pour dire les prières surrogatoires d'avant l'aurore.

À quarante-huit ans, il se déplace dans l'obscurité en boitant légèrement, une cigarette au creux de la main. Il est mince, élancé, affûté. Son boitement est l'empreinte qu'il laisse sur le monde : sans cela, il pourrait presque passer inaperçu. Cependant, derrière la mauvaise jambe se dissimulent une agilité et une vigueur surprenantes, comme s'il

pouvait à tout instant se départir de son boitillement et l'abandonner derrière lui.

Dehors, il laisse tomber sa cigarette sur l'allée, l'écrase sous ses baskets. Seul au monde, il lisse sa chemise blanche avec le bas de sa paume, monte les marches, ôte ses chaussures, entre du pied droit, s'agenouille au fond de l'entrée et s'incline devant son Dieu illimité.

Il prie pour sa femme, pour ses cinq enfants, pour le souvenir d'Abir. *Allah, épargne-nous des horreurs, qu'elles soient visibles ou cachées.* Une par une, les perles de prière glissent lentement de ses doigts vers l'autre côté de sa main.

Quand le premier soleil s'agrippe aux fenêtres, un petit rai d'ombre tricote des mailles sur les marches en pierre. Bassam nettoie le sol avec un balai en paille et déroule les tapis qui sont posés debout, cylindriques, contre le mur oriental.

L'odeur de charbon et de chanvre provient de l'extérieur. Le ronronnement de la circulation qui s'anime, le réconfort du muezzin, l'aboiement des chiens errants.

Bassam progresse méthodiquement le long de l'entrée, il couvre tout le sol de tapis, suivis des bonnets et des chapelets pour la première des prières du jour.

18

Petite ville de l'entre-deux, Anata s'apparente à un curieux archipel urbain – une ville palestinienne, en Cisjordanie, sous occupation israélienne, au sein du gouvernorat de Jérusalem. Elle est presque totalement cernée par le mur de séparation.

Quelques belles demeures sont juchées au sommet des collines – pierre blanche, colonnes de marbre, grandes voûtes, hautes fenêtres –, mais elles laissent vite place, en bas, au chaos.

La descente est raide et abrupte. Les paraboles poussent sur les toits comme des champignons. Les pigeons crient dans des cages. Le linge claque sur des cordes tendues entre les appartements. Des garçons torse nu à vélo louvoient entre les nids-de-poule. Au pied des collines, ils circulent au milieu des bennes dégueulant d'ordures et des déchets entassés.

Il y a beaucoup de circulation dans les rues, mais pas de feux rouges. Du néon partout. Magasins de pneus, boulangeries, stands de réparateurs de portables. Les hommes feignent la nonchalance dans l'ombre. Des nuages de fumée de cigarette planent au-dessus d'eux. Les femmes pressent le pas sous leurs hijabs. Des carcasses d'agneaux esseulées sont pendues à des crochets d'acier devant les boucheries. De la musique pop s'échappe des haut-parleurs. Partout, des morceaux de gravats.

La ville est adossée au camp de réfugiés de Shu'fat. Shu'fat se construit vers le haut, immeuble après immeuble. Nulle part d'autre où aller que le ciel.

S'il est facile d'entrer dans le camp – il suffit pour cela de franchir le tourniquet en métal au checkpoint –, il est plus compliqué d'en sortir. Pour aller à Jérusalem, une carte d'identité ou une autorisation est nécessaire. Pour rejoindre le reste de la Cisjordanie – ce que, comme Bassam, vous devez faire si vous avez une plaque d'immatriculation verte –, il n'y a pour seule issue qu'une route défoncée.

19

Un poumon qui se rétracte.

20

Figurez-vous les choses ainsi : vous êtes à Anata, à l'arrière d'un taxi, avec une jeune fille dans vos bras. Elle vient de prendre une balle en caoutchouc à l'arrière de la tête. Vous vous rendez à l'hôpital.

Le taxi est bloqué au milieu de la circulation. La route qui passe par le checkpoint de Jérusalem est fermée. Au mieux, vous serez arrêté si vous tentez de traverser illégalement. Au pire, le chauffeur et vous serez abattus pendant que vous transporterez l'enfant abattue.

Vous baissez les yeux. L'enfant respire encore. Le chauffeur pose la main sur le klaxon. La voiture derrière vous klaxonne. La voiture devant vous s'y met aussi. Le bruit redouble et redouble encore. Vous regardez par la vitre. Votre voiture longe au pas une montagne d'ordures. Des sacs en plastique claquent dans le vent. Vous n'allez nulle part. La chaleur est écrasante. Une goutte de sueur coule de votre menton sur le siège en plastique.

Le chauffeur klaxonne encore. Le ciel est bleu, avec des rubans de nuages déchirés. Quand la voiture avance, sa roue avant tombe dans un énième nid-de-poule. Les nuages, pensez-vous, sont ce qui se déplace le plus rapidement autour de vous. Puis il y a du mouvement : deux hélicoptères tournoient dans le bleu.

Vous aimeriez descendre et transporter l'enfant fracassée dans vos bras, mais vous devez lui soutenir la tête et essayer de ne pas bouger tandis que rien d'autre au sol ne bouge non plus.

21

Le Jérémie de la Bible – également appelé le Prophète Pleureur, choisi par Dieu pour prévenir des désastres imminents – est censé avoir vu le jour dans l'antique Anata. On trouve son portrait au plafond de la chapelle Sixtine de Rome, peint par Michel-Ange au début du XVI^e siècle.

Sur cette peinture, qui se trouve à côté de l'autel, près du fond de la chapelle, Jérémie est assis, barbu et maussade, vêtu d'une longue robe couleur saumon, le doigt posé en travers de sa bouche, les yeux baissés.

22

Encore à ce jour, Bassam est hanté par le bracelet de bonbons de sa fille. À l'hôpital local, il fut rejoint par le chauffeur de taxi et la commerçante qui avait fait le trajet à l'arrière avec Abir. La chaussure d'Abir avait été remise sur son pied, mais le bracelet de bonbons avait disparu : il n'était pas dans sa main, pas à son poignet, pas dans ses poches.

Dans la salle d'opération, Bassam lui baisa le front. Abir respirait encore. Les appareils médicaux bipaient faiblement. C'était le genre d'hôpital qui avait besoin d'avoir son propre hôpital. Les médecins faisaient tout leur possible, mais ils disposaient de peu d'équipement en état de marche.

Il fut décidé qu'elle serait transférée à l'hôpital Hadassah, à Jérusalem. Un trajet de vingt minutes, au-delà du Mur.

Deux heures plus tard – toujours coincé à bord d'une ambulance près du checkpoint –, Bassam plongea la main dans le cartable de sa fille et retrouva les bonbons sous son livre de maths.

23

Le tir provenait de l'arrière d'une Jeep en mouvement. À travers un rabat métallique dans la porte arrière, dix centimètres sur dix.

24

Le commandant de la police aux frontières écrivit dans son rapport que des pierres étaient en train d'être lancées depuis un cimetière tout proche. Ses hommes, dit-il, couraient un danger mortel.

25

Abir avait dix ans.

26

Avec Arin et deux amies, elle sortait de l'épicerie au toit de tôle. Il était 9 heures passées de quelques minutes. Le soleil hivernal brillait à l'oblique. La récréation durait une heure. Elles étaient sur le point de retourner à l'école pour une interrogation de mathématiques, des tables de multiplication.

Douze fois huit, quatre-vingt-seize. Douze fois neuf, cent huit.

Le soleil découpait la rue. Les filles passèrent devant les bornes en béton installées en travers de la chaussée et longèrent l'arrêt de bus. Leurs ombres s'étiraient sur le barrage routier.

Douze fois douze, cent quarante-quatre.

27



28

Lorsque la Jeep blindée tourna au coin, les filles se mirent à courir.

29

La balle était faite de métal en son cœur, mais revêtue à son extrémité d'un caoutchouc vulcanisé spécial. Lorsqu'elle heurta le crâne d'Abir, le caoutchouc se déforma légèrement, puis retrouva sa forme originelle sans causer le moindre dégât notable à la balle elle-même.

30

Ces balles, les soldats les surnommaient les pilules de Lazare : quand c'était possible, on pouvait les ramasser et les réutiliser.

31

L'année qui suivit le deuxième millénaire, un artiste franc-tireur de Beit Jala accrocha dans les arbres des balles en caoutchouc évidées, comme autant de minuscules mangeoires improvisées : les balles étaient perforées de petites incisions, remplies de graines, puis suspendues aux branches à l'aide d'un fil.

Elles pendillaient dans le vide, attirant un certain nombre de petits oiseaux : bergeronnettes printanières, moineaux, pipits à gorge rousse.

32

Le garde-frontière qui tira la balle avait dix-huit ans.

33

Dans les années 1980, lors des opérations au Liban, les soldats israéliens se voyaient parfois demander de poser pour les photos officielles avec leurs camarades de section avant de partir en mission.

Une fois qu'ils étaient alignés, on leur demandait de se tenir suffisamment loin les uns des autres, de manière à ce qu'il y ait un large espace entre eux sur la photo.

Les photographes n'exigeaient rien d'autre. Les soldats pouvaient sourire, ils pouvaient froncer les sourcils, ils pouvaient fixer l'objectif, ou ils pouvaient regarder ailleurs. Peu importe – la seule chose qu'ils avaient à faire était de se laisser de la place, l'équivalent de la largeur d'une main, pour que leurs épaules ne se touchent pas, rien de plus.

Certains soldats pensaient que c'était un rituel, d'autres une consigne militaire, d'autres encore y voyaient une question de décorum et d'humilité.

Ils se rassemblaient à côté des chars, dans les tentes, devant les rangées de lits de camp, dans des armureries, des kiosques à musique, des cantines, près des bardages en aluminium, devant les collines vertes du Liban. Ils arboraient une panoplie de bérets : vert olive, noir d'encre, gris pigeon.

Les photos montraient un théâtre d'expressions : la peur, la forfanterie, l'angoisse, le malaise, la fanfaronnade. La perplexité, aussi, face à cet ordre de se tenir un peu plus loin des autres. Une fois les photos prises, les soldats partaient accomplir leur mission.

C'était quelques jours, quelques semaines, ou quelques mois plus tard, que l'explication apparaissait dans toute son évidence : l'espace entre les soldats était requis au cas où la photo paraîtrait dans les journaux, ou serait diffusée à la télévision, les morts étant identifiés par un cercle rouge tracé autour du visage.

34

Baguer un oiseau requiert une simple torsion du métal, à l'aide d'une pince à baguer, autour de la patte.

35

Les rédacteurs en chef des journaux et les producteurs de télévision souhaitaient éviter l'effet visuel des cercles qui se croisent. Souvent, il y en avait cinq ou six sur une même photo.

36

Pour libérer un oiseau d'un filet japonais suspendu, la première chose qu'un ornithologue doit faire est dénouer le nylon fin entre les doigts de l'oiseau, puis – selon le temps qu'a passé ce dernier dans le filet et la force avec laquelle il s'est débattu – calmement délivrer les pattes, les genoux, le ventre, les dessous d'aile et enfin la tête, toujours en tenant ses ailes contre son cœur palpitant et en s'assurant qu'il ne tente pas de vous lacérer les doigts avec son bec ou ses griffes.

C'est un peu comme défaire le nœud serré d'un collier d'argent qui, quand vous l'ouvrez, voudrait se répandre et s'animer dans vos mains.

Souvent, l'ornithologue glisse un stylo ou un crayon sous les griffes pour donner une prise aux pattes de l'oiseau. Pour les spécimens plus gros, on se sert de branches ou de bouts de manche à balai.

On a vu des oiseaux, une fois bagués, s'envoler avec des bouts de balai encore serrés dans leurs griffes.

37

Les prototypes des balles en caoutchouc ont été découverts dans les années 1880, lorsque la police de Singapour tira de minuscules bouts de manche à balai sur des émeutiers.

38

Au Liban, certains soldats israéliens furent tués par des missiles antichars Milan de fabrication française, vendus par milliers, sous

la présidence de François Mitterrand, d'abord à la Syrie puis, sur le marché noir, aux combattants du Hezbollah.

D'autres furent tués par des chars soviétiques T-55, véhicules jugés encombrants et peu maniables jusqu'au jour où un général suggéra de les enterrer et de s'en servir comme casemates. Seul le canon du char dépassait. Les combattants les surnommaient les chars cercueils. Camouflés, ils étaient difficilement repérables depuis le ciel. Une fois découvertes, cependant, ces cibles enterrées étaient aisément réduites en poussière.

Six soldats furent tués par des combattants qui – lors d'une opération connue sous le nom de Nuit des deltaplanes – survolèrent la frontière libanaise à bord de deltaplanes artisanaux mus par des moteurs de tondeuse, puis attaquèrent un camp israélien. Ils étaient armés d'AK-47 russes et de grenades à main fabriquées en République tchèque, non loin de Theresienstadt, le camp de concentration que dirigeaient les Allemands.

39

La légende veut que, encore à ce jour, les oiseaux migrateurs évitent de survoler les champs de Theresienstadt.

40

Lors de la Nuit des deltaplanes, en 1987, une des sentinelles israéliennes, Irina Cantor, leva les yeux vers une petite lumière qui se déplaçait dans le ciel noir. Cantor, qui avait émigré d'Australie deux ans plus tôt, commençait tout juste son service militaire.

Elle était certaine que le deltaplane était un objet lointain ou spectral, une illusion d'optique devant le nuage hirsute.

Plus tard, devant le tribunal militaire, Cantor témoigna que, lorsque les tirs commencèrent, elle fut à ce point déconcertée par la vue du deltaplane qu'elle crut qu'un gros oiseau – quelque chose d'énorme, de préhistorique – avait surgi de l'obscurité à grands coups d'ailes.

41

Imaginez le cygne brusquement happé par le moteur du chasseur. *Mayday, mayday, mayday*. Le craquement sec des os et des longues ailes. Un tourbillon de machines. *Mayday mayday mayday*. Le toussotement du métal, le broiement des plumes, le mâchement des ligaments. Les fragments de bec recrachés par le moteur. *Mayday mayday mayday*.

42

Imaginez, ensuite, le pilote qui s'éjecte de l'avion, toujours sanglé à son siège, qui fait la toupie dans l'air avec une force peu ou prou similaire à celle d'une balle en caoutchouc.

43

Le terme *mayday* – apparu en Angleterre en 1923, mais dérivé du français *venez m'aider* – est toujours répété trois fois, *mayday, mayday, mayday*. La répétition est vitale : dit une seule fois, le mot pourrait être

mal interprété, mais prononcé trois fois de suite, on ne peut pas ne pas le comprendre.

44

Le M-16 qui servit à tirer sur Abir a été fabriqué près de la ville de Samaria, en Caroline du Nord. Samaria est un nom de ville et de village très répandu : huit en Colombie, deux au Mexique, un au Panama, au Nicaragua, en Grèce, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, dans les îles Salomon, au Venezuela, en Australie et en Angola.

Samarie est aussi le siège de l'antique capitale du royaume d'Israël.

45

Pour tirer des balles en caoutchouc, un tube en métal est fixé au frein de bouche d'un fusil de service M-16. Le tube peut contenir jusqu'à huit balles. Elles sont envoyées par des cartouches à blanc provenant du chargeur. À l'intérieur de l'embout, un certain nombre de rainures aident les balles à garder une bonne trajectoire. Les rainures sont incurvées, comme les rayures d'un sucre d'orge, afin que la balle sorte en une spirale parfaite.

46

Le *seelonce mayday*, ou silence de détresse, est maintenu sur la fréquence radio jusqu'à ce que le signal de détresse soit terminé. Pour

mettre fin à l'alerte, l'émetteur dit, au moins une fois, *seelonc feenee*, déformation à l'anglaise des deux mots *silence fini*.

47

François Mitterrand a été enterré à Jarnac, sur les berges de la rivière où il jouait enfant, ruban vert saumâtre zébré par les ombres des raisins suspendus.

Peu de temps avant qu'il meure, ses yeux papillotèrent et il dit à son médecin : « Je suis rongé de l'intérieur. »

48

Abir portait son uniforme d'écolière – un chemisier blanc, un cardigan bleu marine, une jupe bleue avec au-dessous un collant jusqu'aux chevilles, des chaussettes blanches, des souliers vernis bleu marine, légèrement éraflés. Outre le bracelet de bonbons, son cartable en cuir marron contenait deux livres d'exercices et trois livres pour enfants, tous en arabe, même si Bassam avait envisagé de lui apprendre quelques mots d'hébreu, qu'il avait appris adolescent, bien des années auparavant, dans une prison d'Hébron où il avait été enfermé pendant sept ans.

49

Les autres prisonniers appréciaient son calme. Il y avait quelque chose de mystérieux chez ce garçon de dix-sept ans qui boitait, sa peau mate, sa

force noueuse, son silence. Il était toujours le premier à se présenter à la cantine quand les gardiens arrivaient. Son boitillement lui donnait un avantage. Les deux premiers coups de matraque semblaient presque réticents. Il était souvent le dernier prisonnier à rester debout : les raclées les plus brutales étaient encore à venir.

Bassam passait des semaines entières à l'infirmierie. Les médecins et les infirmiers étaient encore pires que les gardiens. Ils exsudaient la frustration. Ils le cognaient, le tapaient, lui rasiaient la barbe, lui refusaient les médicaments, mettaient l'eau hors de sa portée.

Les aides-soignants druzes étaient les plus féroces de tous : ils savaient la conscience du corps nu chez les Arabes, à quel point c'était sensible, à quel point cela pouvait se rapprocher de la honte. Ils emportaient les vêtements de Bassam, ses draps, et lui attachaient les bras dans le dos pour qu'il ne puisse pas se couvrir.

Il restait couché là. Les carreaux du plafond étaient perforés. À partir des petits trous, il dessinait des motifs dans sa tête. Des cartes à jouer, carreau, pique. Une forme de réussite. Les infirmiers étaient troublés par son calme. Ils s'attendaient à des cris, des plaintes, des insultes, des accusations. Plus son silence durait, plus les coups supplémentaires étaient violents. Les infirmiers plus faibles commençaient à se crispier d'inquiétude. Au bout du compte, pensait-il, il finirait par occuper leur cerveau.

Lorsque Bassam se mettait à parler, sa voix ébranlait les médecins : elle avait quelque chose de serein. Il apprit l'art du sourire mystérieux, mais il était capable de l'abandonner en une seconde, de le transformer en regard.

Il écoutait les médecins discuter dans le couloir : il comprenait de mieux en mieux ce qu'ils disaient en hébreu. Même dans ces circonstances, il décréta qu'un jour il le parlerait couramment.

Le bruit courut qu'il était devenu le chef du Fatah dans la prison. Il se laissa pousser la barbe. Les raclées se firent plus régulières.

Il fêta ses dix-neuf ans avec deux dents en moins, plusieurs os cassés et une poche de perfusion vide à chaque bras. Dans l'hôpital de la prison, il y avait des caméras au-dessus de son lit : il se tournait vers le mur pour ne pas être vu quand il pleurait tout seul jusqu'à s'endormir.

Les jours durcissaient comme des pains : il les mangeait sans appétit.

50

Après un an de prison, Bassam mit en place un programme de cours. Anglais. Hébreu. Histoire du monde arabe. Droit israélien. La chute de l'Empire ottoman. Histoire du sionisme. Poésie préislamique. Géographie du Proche-Orient. La vie en Palestine sous le mandat britannique.

Connais ton ennemi, connais-toi toi-même.

51

À la prison de Beersheba, les prisonniers mariés se servaient de sarbacanes en carton pour envoyer des mots d'amour à leurs femmes et à leurs enfants qui attendaient devant les portes.

Jusqu'à vingt rouleaux de papier toilette étaient scotchés et collés bout à bout pour fabriquer des sarbacanes qui mesuraient parfois un mètre cinquante. Les prisonniers écrivaient les messages sur de petits bouts de papier qu'ils pliaient, puis poussaient les sarbacanes le plus loin possible à travers la fenêtre de leur cellule.

Ils inspiraient à fond et soufflaient les messages par la fenêtre.

Les prisonniers apprenaient à incurver le carton, à faire des angles pour mieux profiter des vents favorables. Il fallait parfois deux ou trois

hommes pour tenir une sarbacane et éviter que le tuyau en papier ne s'affaisse ou ne se plie.

La plupart du temps, les messages finissaient dans la cour de la prison ou coincés sous le fil de fer barbelé, mais il arrivait que l'un d'entre eux, porté par un fort courant, atterrisse sur le parking où attendaient les femmes. *Dis à Raja d'être forte. Le jour où on s'est rencontrés est le plus beau de toute ma vie. Donne le puzzle de La Mecque à Ahmed. J'ai hâte de quitter cet endroit, il me pourrit le cœur.*

Par la fenêtre de sa cellule, Bassam observait les femmes. Quand les messages franchissaient le mur de la prison, elles se précipitaient, déplaient les papiers et se les lisaient les unes aux autres. Il les voyait quelquefois danser.

52

Dans la bibliothèque – en vertu du système de l'Université ouverte –, Bassam mit la main sur une version en hébreu des *Mu'allaquat*, le recueil de poèmes arabes du VI^e siècle, traduit dans un kibboutz par un groupe littéraire israélien juste après la guerre du Kippour. Pour lui ce fut une surprise. Il connaissait ces textes par cœur en arabe, il put donc comparer les deux langues, apprendre l'hébreu. Il se couchait sur son lit dépouillé et lisait les poèmes à voix haute, puis les recopiait. Il apporta les poèmes à l'un de ses geôliers, Hertzl Saul, gardien à temps partiel et étudiant en mathématiques.

Bien qu'encore un peu circonspects l'un envers l'autre, dans les derniers mois le prisonnier et le gardien avaient commencé à se considérer comme des connaissances : un après-midi, Hertzl avait sauvé Bassam d'une raclée dans la cantine.

Bassam avait écrit les poèmes sur des étiquettes de bouteilles d'eau. Hertzl cacha les étiquettes sous sa chemise et rapporta les poèmes chez

lui. Il toucha la mezouzah sur sa porte : des prières cachées.

Plus tard dans la soirée, une fois sa femme Sarah partie se coucher, Hertzl sortit les étiquettes et commença à lire.

53

Dans l'hôpital où agonisait Abir, Hertzl – qui avait prestement ôté sa kippa dans le couloir – se souvint d'une phrase qui remontait à ces années de prison : *Y a-t-il le moindre espoir que cette désolation nous apporte du réconfort ?* Il se présenta au chevet d'Abir, tête inclinée, et remarqua sa respiration heurtée. Il y avait une trace de buée à l'intérieur du masque à oxygène. Sa tête était enveloppée de pansements.

Bassam vint se placer à côté de lui. Leurs épaules ne se touchaient pas. Aucun des deux hommes ne parla. Il s'était passé bien des années depuis que Bassam était sorti de prison.

Bassam avait cofondé les Combattants pour la paix deux ans plus tôt. Hertzl avait assisté à une des réunions. Il avait été ébahi d'entendre Bassam parler de cette paix qu'il avait découverte en prison, de son poids, *salaam, shalom*, de sa nature déconcertante, de sa présence jusque dans son apparente absence.

Et voilà que la fille de Bassam était en train de mourir sous leurs yeux. Les lumières rouges brillaient et les équipements médicaux bipaient.

Hertzl tendit la main et serra l'épaule de son ami, hocha la tête en direction des dizaines de personnes qui s'étaient rassemblées autour du lit, dont Rami, sa femme Nurit et leur fils aîné Elik.

En quittant l'hôpital, Hertzl remit la kippa sur sa tête. Il se rendit à l'Université hébraïque pour y donner son cours de mathématiques aux étudiants de première année.

54

Plus tard, Hertzl écrivit : *Si vous divisez la mort par la vie, vous obtenez un cercle.*

55

Quand un oiseau a été bagué, son numéro de série est inscrit dans une base de données générale. Les oiseaux, ensuite, sont identifiés au pays dans lequel ils ont été bagués : Norvège, Pologne, Islande, Égypte, Allemagne, Jordanie, Tchad, Yémen, Slovaquie. Comme s'ils se voyaient attribuer une patrie.

Les ornithologues d'Israël et de Palestine peuvent se retrouver en concurrence si un oiseau rare, par exemple un coucou didric ou un œdicnème criard poussé par les vents, est repéré dans le ciel couturé de zones qui les sépare.

On utilise parfois des appeaux pour attirer l'oiseau dans un filet japonais, afin qu'il puisse être capturé et bagué.

Pour l'ornithologue, c'est toujours une déception de constater que l'oiseau a déjà été bagué ailleurs.

56

Quand il s'en allait cataloguer les oiseaux, Tarek sentait les matricules des ortolans contre son cou.

57

Les oiseaux chanteurs émettent un chant sophistiqué : un mélange de protection territoriale et de parade nuptiale.

58

Les premières réunions des Combattants pour la paix se sont déroulées au milieu des pins, à l'hôtel Everest de Beit Jala, dans la Zone B, sur une colline faisant face à la station de baguage des oiseaux.

Dans ce restaurant perché au sommet de la colline, les deux camps se rencontraient. Avec nervosité, ils se serraient la main et se saluaient en anglais.

La salle comportait deux grands canapés, une longue table et huit chaises rouges. Personne, au début, ne s'assit sur les canapés. Ils s'installèrent aux deux extrémités de la table. Les mots par lesquels ils pouvaient se désigner les uns les autres étaient déjà chargés : musulman, arabe, chrétien, juif, soldat, terroriste, combattant, martyr, occupant, occupé.

Onze personnes en tout : quatre Palestiniens, sept Israéliens. Les Israéliens retirèrent les batteries de leurs téléphones, les posèrent sur la table. C'était plus sûr ainsi. On ne sait jamais qui écoute, dirent-ils. Les Palestiniens se regardèrent et firent de même.

La première discussion porta sur la météo. Puis l'itinéraire à travers les checkpoints. Les routes qu'ils avaient prises, les tournants, les ronds-points, les panneaux d'interdiction. Ils avaient des noms différents pour désigner les zones qu'ils avaient traversées, des prononciations diverses pour les rues. Les Israéliens se dirent surpris par la facilité avec laquelle ils étaient arrivés à destination : ils n'avaient parcouru que six kilomètres.

Les Palestiniens répondirent qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter, que le retour serait tout aussi simple. Un rire gêné parcourut la tablée.

La discussion revint une fois de plus sur la météo : l'humidité, la chaleur, le ciel étrangement clair.

Les Palestiniens buvaient du café, les Israéliens de l'eau pétillante. Tous les Palestiniens fumaient. Seuls deux des Israéliens le faisaient. Des assiettes d'olives arrivèrent. Du fromage. Des feuilles de vigne farcies. La spécialité du restaurant était le pigeon : personne n'en commanda.

Une heure passa. Les Israéliens avaient les coudes sur la table. L'un d'eux raconta qu'il avait été pilote. Un autre, parachutiste. Untel avait passé l'essentiel de son service militaire en tant que commandant du checkpoint de Qalandia. Ils avaient fait l'armée, oui, mais ils avaient commencé à s'exprimer : contre l'Occupation, l'humiliation, le meurtre, la torture. Sur sa chaise, Bassam n'en revenait pas. Il n'avait jamais entendu un Israélien prononcer de tels mots. Il était persuadé qu'ils étaient là dans le cadre d'une opération. De renseignement, de surveillance, d'infiltration. Ce qui le troublait le plus était que l'un d'eux, Yehuda, ressemblait à un colon. Corpulent et lunetté, avec une longue barbe. Même ses cheveux portaient la trace d'une kippa. Yehuda avait été officier à Hébron. Il avait, expliqua-t-il, commencé à tout remettre en cause, la conscription, les opérations, tout le discours sur une armée morale. Bassam se cala au fond de sa chaise et prit un air renfrogné. Pourquoi avaient-ils recours à une ruse aussi grossière ? Que signifiait cette mascarade ? Peut-être, se dit-il, était-ce une forme de double pensée, de triple pensée : les Israéliens étaient connus pour ça, leurs stratégies fascinantes, leur théâtre, compliqués et impitoyables.

Le soleil se couchait derrière les collines escarpées. Un des Israéliens voulut payer, mais Bassam posa la main sur son coude et prit l'addition.

« L'hospitalité palestinienne, dit-il.

— Non, non, s'il vous plaît, j'insiste.

— Je suis chez *moi*. »

L'Israélien acquiesça, inclina la tête et blêmit. Les deux groupes se serrèrent la main, se dirent au revoir. Bassam était sûr qu'ils ne se reverraient plus jamais.

Le soir même, il chercha leurs noms dans un moteur de recherche. Wishnitzer. Alon. Shaul. Ils avaient employé les mêmes mots sur les blogs qu'il trouva en ligne : *inhumain, torture, regrets, Occupation*. Il referma les pages Internet et rechargea son moteur de recherche, au cas où : peut-être que son ordinateur avait été bidouillé. Ça ne l'aurait pas étonné. Il chercha de nouveau. Les mots étaient toujours là. Il envoya un message à Wishnitzer pour lui dire qu'il était disposé à les rencontrer une deuxième fois.

Quelques semaines plus tard, ils dînèrent à l'hôtel Everest. Deux des Israéliens commandèrent du pigeon. On trinqua. Bassam leva son verre d'eau.

Peu à peu, Bassam se rendait compte que leur seul point commun était que tous avaient un jour voulu tuer des gens qu'ils ne connaissaient pas.

Lorsqu'il dit cela, une onde d'assentiment parcourut la table : un lent hochement des têtes, une atmosphère plus détendue. Un frisson les parcourut tous. Ma femme Salwa, ma fille Abir, mon fils Mohamed. Puis, à l'autre bout de la table : ma fille Rachel, mon grand-père Chaïm, mon oncle Josef.

L'idée était tellement simple que Bassam se demanda comment il avait pu passer à côté si longtemps : eux aussi avaient des familles, des histoires, des ombres.

Au bout de deux heures, ils se serrèrent la main et promirent d'essayer de se retrouver une troisième fois. La lumière tombait de biais à travers les grands arbres. Les Israéliens s'inquiétaient encore pour leur retour : et s'ils s'égarèrent par erreur dans la Zone A, que se passerait-il ?

« Ne vous en faites pas, dit Bassam. Roulez derrière moi pendant quelque temps, je vais vous montrer, vous n'avez qu'à me suivre. »

Les Israéliens rirent nerveusement.

« Je suis sérieux. S'il y a le moindre problème, je m'en charge. Je freinerai trois fois. J'irai à droite, vous irez à gauche. »

Ils restèrent encore une demi-heure autour d'un café à discuter du nom qu'ils utiliseraient s'ils devaient vraiment fonder une organisation ensemble. Trouver un beau nom n'était pas chose facile. Quelque chose d'accrocheur, de provocant et de neutre tout à la fois. Qui ait du sens, mais sans être agressif. Combattants pour la paix. Ça pourrait marcher. Il y avait de la contradiction.

Être dans le combat. Se battre pour savoir.

59

Au mur du restaurant, des photos de frégates fendant le ciel au-dessus de la mer.

60

Zone A : administrée par l'Autorité palestinienne, ouverte aux Palestiniens, interdite, en vertu de la loi israélienne, aux ressortissants israéliens. Zone B : administrée par l'Autorité palestinienne, avec contrôle de la sécurité partagé avec Israël, ouverte aux Israéliens et aux Palestiniens. Zone C : une zone comprenant des colons israéliens et principalement des Palestiniens ruraux, administrée par Israël et englobant toutes les colonies de Cisjordanie.

61

Parmi le contingent israélien à l'hôtel Everest figurait Elik Elhanan, le fils de Rami, âgé de vingt-quatre ans. Il avait servi dans une unité de reconnaissance d'élite.

Lors de la deuxième rencontre, Elik parla de sa sœur Smadar, tuée dans un attentat-suicide à Jérusalem, mais il fallut à Bassam plusieurs mois pour comprendre pleinement son histoire.

Lui-même n'était sorti de prison que quelques années auparavant. Abir était toujours en vie. Bassam n'avait pas rencontré Rami. Rami était membre du Cercle des parents, Bassam pas encore.

Tout ce chaos était encore à venir.

62

(La Zone A étant constituée par les principaux villages et villes palestiniens, encerclés, éclatés, et contrôlés par des dizaines de checkpoints israéliens, patrouillés par les forces de sécurité palestiniennes mais accessibles, à tout moment, à l'armée israélienne.)

(La Zone B, sous administration civile palestinienne, soumise au contrôle de la sécurité israélienne avec la coopération de la police palestinienne, de sorte que les forces de sécurité palestiniennes n'opèrent qu'avec la permission des Israéliens.)

(La Zone C, la plus grande, disposant de l'essentiel des ressources naturelles de la Cisjordanie, contrôlée par Israël, où l'Autorité palestinienne est responsable de l'éducation et de la santé des seuls Palestiniens, où Israël assure exclusivement la sécurité et l'administration de la population dans plus de cent colonies illégales, où 99 % de la zone sont étroitement limités ou interdits en matière de construction ou de développement aux résidents palestiniens, obtenir un permis pour un projet relatif à l'eau ou au bâtiment étant presque impossible.)

(Aussi, les Zones H1 et H2 à Hébron, en Cisjordanie, 80 % de la ville administrés par l'Autorité palestinienne et 20 % contrôlés par Israël, avec des zones ouvertes aux seuls Israéliens et détenteurs de passeports internationaux, connues sous le nom de routes stériles.)

(Aussi, la Zone E1, 12 km² de terres disputées/occupées et sous-développées autour de Jérusalem-Est annexé, peuplées de tribus bédouines et cernées par les colonies israéliennes, dépendant de la Zone C.)

(Aussi, la Zone tampon, territoire compris entre la Ligne verte et la Barrière de séparation, en Cisjordanie, également appelé la zone fermée, également appelé le No man's land, entièrement situé dans la Zone C, peuplé en majorité d'Israéliens vivant dans des colonies, accessible aux Palestiniens uniquement sur autorisation.)

63

Hormis leurs appels de détresse immédiats, on ne sait pas précisément comment – et même si – les différentes espèces d'oiseaux communiquent entre elles.

64

Rami aime la sensation qu'il éprouve quand il entre dans le tunnel alors qu'il fait encore noir dehors. Un peu de réconfort. Ce n'est pas la même chose d'entrer dans le tunnel en plein jour, quand l'obscurité alors le submerge. Si tôt le matin, c'est presque le contraire : il entre dans la lumière, fluorescente comme elle est.

La moto vrombit sur la voie rapide. Il passe en cinquième, se penche un peu contre l'engin, ses genoux touchent le réservoir d'essence. Dans son casque, le son de l'autoradio. Les Hollies. Les Beach Boys. Les Yardbirds. Les Kinks.

C'est un matin froid, la fraîcheur de la fin octobre. Il referme la fente de son pantalon de moto, resserre ses doigts sous les gants. Comme rien n'apparaît dans ses rétroviseurs, il déboîte vers la voie de droite, sans que le compte-tours change.

Long d'un kilomètre, le tunnel fut creusé dans la montagne à coups d'explosifs sous la conduite d'ingénieurs français. Un certain nombre de *sandhogs* basés à New York vinrent superviser le chantier.

Le tunnel passe sous la ville de Beit Jala et correspond en partie à la route des Patriarches, l'antique voie biblique.

Rami ressort sous les murs pare-souffle en béton et retrouve l'obscurité. Au bout d'un moment, il croise le grand panneau rouge – en hébreu, en arabe et en anglais – sans même y penser.

L'ENTRÉE EST INTERDITE AUX RESSORTISSANTS ISRAÉLIENS

Le moteur tousse un peu quand il appuie sur la poignée de l'accélérateur. Ce matin, il va faire le tour et prendre la route latérale, après le portail jaune et au-delà. Pas de nervosité, pas de peur. Il a l'habitude : il fait le trajet jusqu'à Beit Jala au moins deux fois par semaine.

Toute la matinée il a roulé vite, mais il aime les instants où les choses ralentissent jusqu'à s'arrêter presque, où il peut ressentir l'espace autour de lui, où tout est en suspens comme sur une photo dans laquelle il serait la seule chose mouvante.

Il ne manque jamais d'être stupéfait par la différence qu'une frontière représente : la ligne arbitraire, dessinée ici, dessinée là, redessinée plus

loin.

Pas de soldats en vue, pas de garde-frontières, rien.

La route monte abruptement. Rami connaît bien la région, la clôture en fil de fer barbelé, les voitures rouillées, les pare-brise poussiéreux, les maisons basses, les pots de fuchsias suspendus, les jardins, les carillons fabriqués à partir de grenades lacrymogènes, les citernes noires sur le toit des immeubles.

Jadis, il y a bien longtemps, il était tellement plus facile de voyager sur ces routes. Même quand les choses allaient mal. Pas de contournements, pas d'autorisations, pas de murs, pas d'itinéraires interdits, pas de barricades soudaines. On allait, on venait. Ou pas. Aujourd'hui c'est un enchevêtrement d'asphalte, de béton, de lampadaires. Des murs. Des barrages routiers. Des barricades. Des portails. Des feux stroboscopiques. Des capteurs de mouvements. Des verrous électroniques.

Il n'est pas surpris lorsque les trois garçons palestiniens aux cheveux noirs surgissent soudain comme s'ils sortaient de terre. Le premier enjambe un bout de ciment cassé et pose le pied sur un pneu au bord de la route, comme pour s'en servir de trampoline. Il est maigre et enjoué. Les autres sont plus âgés, plus lents, méfiants, et restent sur le bas-côté. Cinquante mètres, quarante, vingt, dix, jusqu'à ce que Rami se retrouve presque à hauteur du meneur. Il lâche l'accélérateur et rapproche sa moto, klaxonne à l'unisson du claquement des sandales.

Des pieds noirs, des plantes de pied blanches. Une longue cicatrice à l'arrière du mollet. Une chemise à rayures bleu et blanc. L'âge de Smadar. Plus jeune, même.

Les jambes du garçon moulinent. Son torse se bombe contre la petite virgule de son tee-shirt. Les muscles de son cou se crispent. Il sourit, dévoilant une rangée de dents blanches. La route monte encore. Juste au-dessous d'un lampadaire gris – l'ampoule jaune brille encore le matin –, le garçon pousse un cri aigu puis s'arrête soudain, lève les bras en l'air, se retourne et saute par-dessus une barricade en béton.

Dans les rétroviseurs, les deux autres garçons se fondent dans les décombres du bord de route.

Rami a du mal à savoir si c'est l'effort de la course, la plaque d'immatriculation jaune ou la vue de l'autocollant à l'avant gauche de la moto – זה לא ייגמר עד שנדבר – qui incite le garçon à s'arrêter si brusquement.

65

זה לא ייגמר עד שנדבר

Ça ne s'arrêtera pas tant que nous ne discuterons pas.

66

Il se remet en troisième pour s'adapter à la route qui monte.

Plus haut sur la colline, il y a la station de baguage des oiseaux de Talitha Koumi, les rues escarpées, les murs de pierre, le centre-ville, les églises chrétiennes, l'iconographie soignée, les toits en tôle, les hautes maisons de calcaire dominant la vallée verdoyante, l'hôpital, le monastère, les petits pays de lumière et d'obscurité fonçant à travers les vignes, tous les atomes du jour imminent qui s'étirent devant lui.

Aujourd'hui, comme presque tous les jours, un jour comme un autre : une rencontre avec un groupe international – ils sont sept ou huit, a-t-il entendu dire – au monastère de Crémisan.

Il tourne au croisement en haut de Manger Street.

67

Au loin, au-dessus de Jérusalem, le dirigeable s'élève.

68

Un an plus tôt, un dimanche, il a suivi le dirigeable pendant deux heures, l'a observé en train de l'observer, en se demandant s'il pouvait trouver une logique dans ses mouvements.

Il est allé de croisement en croisement, de panneau routier en panneau routier, jusque dans la campagne, puis il a garé sa moto au panorama du mont Scopus, s'est assis sur le petit muret, la main en visière, a levé les yeux, a regardé le dirigeable dériver à travers le bleu. Il avait ouï dire par un ami que c'était un appareil météorologique, qui mesurait les taux d'humidité et vérifiait la qualité de l'air. Il y avait toujours des renforts pour la vérité. Et, en vérité, combien de capteurs ? Combien de caméras ? Combien d'yeux regardant depuis le ciel ?

Rami avait souvent le sentiment de porter en lui neuf ou dix Israéliens qui se chamaillaient. Le tirillé. Le honteux. L'amoureux. L'endeuillé. Celui qui s'émerveillait devant l'invention du dirigeable. Celui qui savait que le dirigeable l'observait. Celui qui l'observait en retour. Celui qui avait envie d'être observé. L'anarchiste. Le protestataire. Celui qui n'en pouvait plus de voir.

De porter ces complexités, d'être tant de gens à la fois, cela lui donnait le tournis. Que dire à ses garçons quand ils partaient au service militaire ? Que dire à Nurit quand elle lui montrait les manuels scolaires ? Que dire à Bassam quand il se faisait arrêter aux checkpoints ? Que ressentir chaque fois qu'il ouvrait le journal ? Que penser quand les sirènes retentissaient le Jour du souvenir ? Que se demander quand il croisait un homme en keffieh ? Que ressentir quand ses fils devaient monter à bord

d'un bus ? Que penser quand un chauffeur de taxi avait un accent ? De quoi encore s'inquiéter en allumant les informations ? Quelles nouvelles atrocités guettaient à l'horizon ? Quel genre de vengeance attendait au tournant ? Que dire à Smadar ? Qu'est-ce que ça fait d'être mort, Princesse ? Tu peux me dire ? Ça me plairait ?

Au bas de la pente, de jeunes garçons traînaient à flanc de colline, montés sur des chevaux arabes tout maigres. Ils portaient des jeans blancs immaculés. Leurs chevaux bandaient leurs muscles sous eux. Rami aurait aimé pouvoir aller vers eux, les approcher, dire un mot. Mais ils savaient déjà qui il était à cause de sa plaque d'immatriculation, ce qu'il était, ne serait-ce qu'à sa manière de se tenir. Ils le sauraient aussi par son accent, même s'il leur parlait en arabe. Un vieux à moto. Sa peau blanche et pâle. Son visage franc. La peur dissimulée. Je devrais aller leur raconter. Je devrais les rejoindre à grandes enjambées et les regarder droit dans les yeux. Elle s'appelait Smadar. Raisin de la vigne. Une nageuse. Une danseuse, aussi. Elle faisait cette taille. Elle venait de se couper les cheveux. Elle avait les dents un peu tordues. C'était le début de l'année scolaire. Elle était partie acheter des livres. J'étais sur la route de l'aéroport quand j'ai appris la nouvelle. Elle avait disparu. On a compris. Ma femme et moi. On a compris. On est allés de l'hôpital au commissariat de police, et vice versa. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est. Une porte après une autre. Puis la morgue. L'odeur d'antiseptique. C'était indicible. Ils l'ont sortie sur une civière métallique. Une civière métallique froide. Elle était allongée là-dessus. Votre âge. Ni plus. Ni moins. Soyons honnêtes, les gars. Vous auriez été ravis d'apprendre la nouvelle. Vous auriez fêté ça. Applaudi. Et autrefois j'aurais applaudi votre mort aussi. Et celle de votre père. Et celle du père de votre père. Écoutez-moi. J'avoue. Je ne nie pas. Jadis, il y a bien longtemps. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? Dans quel monde est-ce qu'on vit ? Levez les yeux. Il nous observe, tous. Regardez. Regardez. Là-haut.

Au bout d'un moment, le dirigeable a commencé à l'oppresser davantage, comme une main légère sur son torse, la pression devenant

plus forte, jusqu'à ce que Rami ne souhaite qu'une chose, trouver un endroit où il ne serait pas vu. C'était si souvent comme ça. L'envie de se volatiliser. De tout faire disparaître, d'un seul geste. De tout effacer. *Tabula rasa*. Pas ma guerre. Pas mon Israël.

Montrez-moi, alors. Convainquez-moi. Remontez dans le temps. Rendez-moi Smadar. Tout entière. Redonnez-la-moi, toute recousue et à nouveau belle avec ses yeux noirs. C'est tout ce que je veux. C'est trop demander ? J'arrête de geindre, j'arrête de pleurer, j'arrête de me plaindre. Une opération divine, c'est tout ce que je demande. Et ramenez Abir, aussi, pour Bassam, pour moi, pour Salwa, pour Arin, pour Hiba, pour Nurit, pour nous tous. Et pendant que vous y êtes, ramenez Sivan et Ahuva et Dalia et Yamina et Lilly et Yael et Shulamit et Khalila et Sabah et Zahava et Rivka et Yasmine et Sarah et Inaam et Ayala et Sharon et Talia et Rachida et Rachel et Nina et Mariam et Tamara et Zuhail et Riva, et tous les autres sous ce brûlant soleil meurtrier. C'est trop demander ? Vraiment ?

Sur la route du retour, il a senti sa moto galoper sous lui. Il s'est assis dans son bureau, a tiré les rideaux et a disposé autrement les photos sur sa table de travail.

69

Smadar. Dans le Cantique des cantiques. « La vigne ». « L'éclosion de la fleur ».

70

Abir. De l'arabe ancien. « Le parfum ». « La fragrance de la fleur ».

Il n'a été arrêté qu'une seule fois sur sa moto. Il avait entendu dire que la route secondaire venant de Cisjordanie était fermée, mais ça restait le chemin le plus rapide et le plus simple jusque chez lui. La pluie tombait dru, en diagonale. Il prit le risque. Au pire, que pouvait-il lui arriver ? Se faire arrêter, se faire interroger, se faire rembarrer ?

Il avait, il le savait – encore à son âge –, un sourire espiègle, un visage poupon, un regard doux et clair. Il se tassa et accéléra. La moto envoyait des gouttelettes derrière lui.

Un projecteur inopiné provoqua une décharge de peur dans sa colonne vertébrale. Il ralentit, se redressa sur sa moto. Sa visière était brouillée par les gouttes de pluie. Le projecteur l'enveloppa. Il freina dans le faisceau de lumière. La roue arrière dérapa légèrement sous la pluie huileuse.

Un cri s'insinua dans la nuit. Le garde tremblait en courant sous la pluie torrentielle. La lumière était criblée de lances de pluie argentées. Le garde pointa son arme vers le casque de Rami. Ce dernier leva lentement les mains en l'air, remonta sa visière, le salua en hébreu, « *Shalom aleichem, shalom* », avec son plus bel accent, lui montra sa carte d'identité israélienne, dit qu'il habitait à Jérusalem, qu'il devait rentrer chez lui.

« La route est fermée, monsieur.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je retourne *là-bas* ? »

Une goutte de pluie tomba du canon du fusil du soldat : « Faites demi-tour, oui, monsieur, demi-tour, tout de suite, cette route est interdite. »

Une lassitude s'était infiltrée dans les os de Rami. Il avait envie d'être chez lui avec Nurit, de s'asseoir dans son fauteuil confortable, une couverture sur les genoux, la vie simple, les banalités ordinaires, la douleur intime, tout mais pas cette pluie abandonnée, ce barrage routier, ce froid, ce fusil tremblant.

Il souleva davantage sa visière : « J'étais perdu, je me suis perdu, et vous voulez que je retourne là-bas ? Vous êtes fou ? Regardez ma carte d'identité. Je suis juif. Je me suis perdu. Perdu, mon vieux. Pourquoi est-ce que vous voulez que je fasse demi-tour ? »

Le visage du jeune homme se rembrunit.

« Demi-tour, monsieur.

— Vous êtes dingue ou quoi, putain ? Vous croyez que j'ai envie de mourir ? Je me suis perdu, j'ai pris la mauvaise route, c'est tout.

— Monsieur. Je vous dis que c'est fermé.

— Dites-moi une chose...

— Quoi ?

— Quel juif à peu près sensé irait en Cisjordanie ? »

La perplexité se lut sur le visage du jeune homme. Rami agrippa l'accélérateur et fit ronfler son moteur.

« Vas-y, habibi, tire-moi dessus s'il le faut, mais je rentre chez moi. »

Une ligne de faille apparut sur le front du jeune homme, un petit séisme de perplexité à l'instant où Rami referma sa visière, alluma ses feux de détresse et roula, son corps ne faisant qu'un avec sa moto, sans cesser de penser au fusil braqué sur lui, à la balle qui irait percuter le bas de son dos.

72

Lorsque, le lendemain, au siège du Cercle des parents, il commença à raconter à Bassam l'épisode du checkpoint, il s'arrêta net. Il se rappela la chaussure bleue vernie fendant l'air et la balle s'enfonçant dans l'os à l'arrière du crâne. Il n'avait plus envie de raconter l'épisode de la veille.

La marchande s'appelait Niesha la Vieille, bien qu'elle n'eût que trente-quatre ans. Elle entendit les détonations. Une, deux, trois, quatre. Le crissement des pneus. Pendant un moment, ce fut le silence. Ses mains restèrent posées sur le long comptoir en bois. Puis les cris commencèrent : les hurlements aigus des écoliers, surtout des filles, signe inhabituel : les filles étaient généralement discrètes. Niesha prit ses clés dans la caisse.

Dehors, l'agitation. Un enfant sur le trottoir. Une jupe bleue. Un chemisier à col en coton blanc. Une chaussure seule. Niesha tomba à genoux. Elle connaissait le prénom de l'enfant. Elle se baissa pour prendre son pouls.

« Réveille-toi, Abir, réveille-toi. »

Des cris retentirent. Des gens s'attroupèrent autour de l'enfant. Elle était inconsciente. Des hommes et des femmes allumèrent leur portable. Le bruit courut que la circulation avait été bloquée par les soldats à l'autre bout de la route. Rien ne pouvait passer : ni ambulances, ni policiers, ni infirmiers.

« Réveille-toi, réveille-toi. »

Les minutes s'écoulèrent. Une jeune institutrice traversa le rond-point en criant. Un taxi cabossé s'arrêta. Le jeune chauffeur agitait les bras. Des enfants sortaient par les portes de l'école.

Niesha aida à soulever Abir et à l'installer à l'arrière du taxi. Elle se nicha dans l'espace entre le siège avant et la banquette pour empêcher l'enfant de rouler par terre. Le chauffeur jeta un coup d'œil derrière lui et le taxi fit une embardée. Quelqu'un avait jeté la chaussure égarée à l'arrière. Niesha la remit sur le pied d'Abir. Elle sentit la chaleur de ses orteils. Elle sut tout de suite qu'elle n'oublierait jamais la chaleur étonnante de cette peau.

Le taxi traversa le marché à toute vitesse. La rumeur avait déjà fait le tour d'Anata et de Shu'fat. Des appels étaient lancés depuis les mosquées, les balcons, les petites rues. Les jeunes accouraient

des ruelles, ils se dirigeaient vers l'école. Le chauffeur ne freinait que pour les dos-d'âne. Il rejoignit la circulation de l'autre côté du marché, la main sur le klaxon. Les voitures autour d'eux se joignirent à la symphonie infernale.

Couchée sur le plancher au-dessous d'Abir, Niesha tendait les bras pour maintenir immobile la tête de l'enfant. Les yeux d'Abir papillotaient. Elle n'émettait aucun son. Son pouls était lent et irrégulier. Niesha toucha encore les petits orteils. Ils avaient refroidi.

Les vitres du taxi étaient baissées. Des haut-parleurs à l'extérieur. Des drapeaux déployés. L'imminence d'une émeute. La voiture fonça en avant. Le chauffeur invoqua le nom d'Allah. Le tumulte résonnait dans les oreilles de Niesha.

L'hôpital était un bâtiment bas et défraîchi. Une équipe attendait sur les marches. Niesha retira sa main de la tête d'Abir et ouvrit la porte arrière avant même que le taxi se soit arrêté. Des cris réclamèrent une civière. Sur le perron de l'hôpital, c'était la pagaille.

Niesha regarda la civière disparaître dans une marée de blouses blanches. C'était l'époque des petits linceuls : elle en avait vu tellement, transportés dans les rues.

Elle se rappela soudain qu'elle avait oublié de fermer à clé la porte de son magasin. Elle plaqua son avant-bras contre ses yeux et pleura.

74

Les caméras du dirigeable pivotèrent légèrement et les objectifs s'élargirent. Déjà des hélicoptères tournaient au-dessus d'Anata.

75

Tout en bas, les *shebabs* lançaient des pierres. Elles tombaient sur les toits, rebondissaient sur les réverbères, atterrissaient bruyamment sur les citernes.

76

Le jour où Smadar fut tuée, les caméras de télévision arrivèrent sur place avant même les secouristes du ZAKA.

Rami vit une partie des images dans un documentaire, quelques années plus tard : le restaurant en extérieur, la lumière de l'après-midi, les corps qui fourmillent, les chaises renversées, les pieds de table, les lustres fracassés, les nappes éclaboussées, le tronc d'un des terroristes, comme un morceau de statue grecque au milieu de la rue.

Même les yeux fermés, c'était insupportable à entendre : les pas précipités, les sirènes.

Après la diffusion, il se rendit compte qu'il avait serré ses poings si fort que ses ongles saignaient.

Il aurait voulu que les réalisateurs s'infiltrèrent à l'intérieur du temps et le rembobinent, qu'ils inversent la chronologie, la renversent et la fassent dévier dans une direction totalement différente – comme dans une nouvelle de Borges – afin que la lumière soit plus vive, et que les chaises soient debout, et que la rue soit en bon ordre, que le café soit intact, et que Smadar se promène soudain encore, ses cheveux courts, son piercing dans le nez, bras dessus bras dessous avec ses camarades de classe, déambulant devant le café, partageant son Walkman, l'odeur de café puissante dans ses narines, saisie dans la banalité de son insouciance face à ce qui adviendra.

77

Le ciel était d'un bleu radieux. En ce mois de septembre, la rue pavée était pleine de gens qui faisaient leurs courses. La musique était diffusée par une enceinte dont la façade était en raphia. Les explosions firent sauter la sono. Le silence qui suivit fut irréel, un moment de stupéfaction, jusqu'à ce que la rue retentisse de cris.

78

En araméen, *Talitha Koumi* signifie : « Lève-toi, petite fille, lève-toi. »

79

Les kamikazes étaient déguisés en femmes. Les ceintures explosives étaient fixées autour de leur ventre. Ils s'étaient rasés de près et portaient des foulards pour dissimuler leur visage.

Ils étaient tous originaires du village d'Assira al-Shamaliya, en Cisjordanie. Deux d'entre eux allaient pour la première fois à Jérusalem.

80

Au début des années 1970, alors qu'il se promenait dans Jérusalem avec des guides, Jorge Luis Borges affirma qu'il n'avait jamais vu une ville dont la lumière fût si pure et si brûlante. Avec sa canne en bois, il tapait sur les pavés et les flancs des bâtiments pour déterminer l'âge des pierres.

Les pierres, dit-il, étaient aussi roses que la chair.

Il aimait marcher dans les quartiers palestiniens, à travers les souks où, en tant que conteur aveugle, on le traitait avec une révérence toute particulière. Il y a toujours eu une tradition des aveugles chez les Arabes. L'imam du marché. Abdullah ibn Oumm Maktoum. Al-Ma'arri. Ceux-là étaient *bassir*, qui voyaient avec le cœur et l'esprit. Leurs manières de voir, leurs manières de conter.

Des foules de jeunes hommes suivaient Borges, les mains croisées dans le dos, guettant une occasion de parler au célèbre écrivain argentin, au *rawi*. Malgré la chaleur, il portait une veste grise, une chemise et une cravate. On lui avait offert un fez rouge en cadeau de bienvenue. Il le mettait sans la moindre gêne.

Quand il s'arrêtait, la foule s'arrêtait avec lui. Il aimait le bruit des ruelles, le linge qui claque, les pigeons qui roucoulent, les vestiges des fantômes. Il aimait en particulier les boutiques de babioles dans la vieille ville, où il pouvait prendre de petits talismans sur les plateaux et, rien qu'en les touchant, essayer d'inventer des histoires.

Borges s'asseyait pour boire le café dans les échoppes, au milieu de la fumée et des pipes à eau bouillonnantes, et écoutait les vieilles histoires où il était question d'alouettes et d'éléphants, de rues qui sinuaient sans fin, de colonnes renfermant tous les sons de l'univers, d'étalons volants, de marchés mythiques où ne se vendaient que des poèmes manuscrits dont les parchemins se déroulaient à l'infini.

81

Être avec toi ou ne pas être avec toi est la mesure de mon temps.

Borges

82

Sivan Zarka, âgée de quatorze ans, fut soufflée en l'air avec Smadar. Ses parents étaient français : elle avait vécu un temps en Algérie. Ils s'étaient récemment installés à Jérusalem, où Sivan étudiait, comme Smadar, au collège Rehavia. Yael Botwin aussi avait quatorze ans. Elle venait d'entrer en troisième à l'Académie des arts et des sciences d'Israël. Elle avait fait son aliyah depuis Los Angeles, avec ses parents, huit ans plus tôt. Rami Kozashvili avait vingt ans. Il travaillait comme employé au Yehuda Bazaar, où il vendait des vêtements de sport. Il avait émigré de Géorgie, en Union soviétique. Eliahu Markowitz, employé de bureau, amoureux des livres, pacifiste, avait quarante-deux ans. Sa famille était originaire de Roumanie, plus précisément du littoral de la mer Noire.

83

Faire l'aliyah : monter.

84

Markowitz était en train de déjeuner à la terrasse d'un café avec son fils de onze ans. Le petit garçon fut projeté en l'air et en arrière, mais sa chute fut amortie par un palmier en pot placé devant la vitrine.

85

Si souvent, pensait Rami, l'ordinaire peut nous sauver.

86

Lorsque Rami revint de la guerre du Kippour – les cheveux longs, les yeux bleus, épuisé –, il commença à travailler ; il dessinait des affiches pour la droite, pour la gauche et pour le centre. Il était un mercenaire. Il s'en fichait. Ils voulaient de la peur ? Il leur donnerait de la peur. Ils voulaient du glamour ? Il leur donnerait du glamour. La polémique, le nationalisme, le pessimisme – tout ce qu'on voulait. Du mièvre aussi : pas de problème, il pouvait facilement produire un joli bouquet de conneries. Un poing levé pour le nouvel Israël. Une frontière étendue, du Nil jusqu'à l'Euphrate. Un enfant aux yeux écarquillés. Un regard mauvais. Une colombe blessée. Une longue jambe élégante. Tout ce qu'on voulait. Faire de l'intelligent, faire du cru, faire du grossier, il s'en fichait, il ne s'intéressait pas à la politique. Il n'était d'aucun parti. Aucune identification rassurante. Avoir une maison, une famille, être peinard : une vie *israélienne*, voilà ce qu'il voulait. Un bon boulot, un crédit, une rue tranquille, arborée, pas de coups à la porte, pas de coups de téléphone à minuit. Ce qu'il voulait, c'était le spectaculairement banal. Au pire du pire, la queue chez le vendeur de falafels, se faire entuber sur la monnaie à la fromagerie, une erreur du postier. Rami faisait ce qu'il savait faire de mieux : dessiner, inventer des slogans, provoquer à coups de pinceau et de crayon. Il créa sa propre société. De publicité et de graphisme. Il adorait être le poil à gratter. Presque tout le monde l'appréciait – et si on ne l'aimait pas, il en rigolait, toujours le clown, le blagueur, sur le fil du rasoir. Il rencontra Nurit : une beauté. Incandescente. Rousse. De gauche. Elle se moquait du regard des autres. Brillante. Issue d'une bonne famille. Fille de général, une pionnière, une originale, elle avait ça dans le sang depuis des générations. Elle aspirait

tout l'oxygène autour d'elle. Rami était plus rugueux, plus brut, plus prolo, mais elle aimait son charme, son esprit, sa capacité à se focaliser sur un mot. Il était téméraire. Il la faisait rire. Il ne la lâcherait pas. Elle avait le cerveau, il avait l'instinct. Il lui fit la cour, lui écrivit des lettres, lui offrit des dessins. Elle était pacifiste. Il lui envoya des roses rouges. Elle les lui renvoya en réclamant des blanches. Il était amoureux. Il avait été mécanicien de char dans l'armée. Il répara la voiture du père de Nurit. Le général donna son accord. Ils se marièrent chez elle. Un rabbin dirigea la cérémonie. Ensemble ils brisèrent les verres. La maison résonnait de *mazel tov*. Ils eurent leurs dix-huit minutes de *yichoud*, c'était la tradition, pourquoi pas ? Les années passèrent. Ils eurent des enfants : un deux trois quatre. Des splendeurs. Des freluquets. Un peu farouches, tous. Surtout Smadar. Une boule d'énergie, une vraie loupe : elle était la clarté et le feu. Les garçons aussi – Elik, Guy, Yigal – tous avaient les yeux de leur mère. *Des yeux de tigre*, disait Rami, référence à un poème anglais dont il ne se souvenait plus vraiment. Ce furent des années extraordinaires. Rami était vif. Spirituel. Un peu sardonique quand il le fallait. Il connaissait des hommes politiques, des artistes, des journalistes. Il était invité à des fêtes. Jérusalem. Tel-Aviv. Haïfa. Il jouait les bouffons. Il prit goût aux motos. S'acheta un blouson en cuir. Rentrât chez lui avec des robes et des foulards colorés, des cadeaux pour Nurit. Elle riait de son mauvais goût, l'embrassait. Elle se laissa pousser les cheveux. Dans les fêtes, il l'entendait discuter avec ses amis professeurs. *L'Occupation* ci, *l'Occupation* ça. Ah, ma femme, la gauchiste, la magnifique. Elle écrivait des articles. Elle ne retenait pas ses coups. Elle disait ce qu'elle voulait. Il adorait ça. Elle le poussait dans ses retranchements. Ses poumons explosaient. Il y eut encore des guerres, certes, mais il y avait toujours des guerres, non ? On était en Israël après tout, il y aurait toujours une autre guerre, c'était le prix que devaient payer les gens. Il se débrouilla pour glisser à travers tout ça, un œil ouvert, les deux fermés. Vigilance. Tel était le maître mot. Vigilance. Il connaissait la procédure même si elle ne lui plaisait pas. Surveiller

les têtes basanées dans le bus. Toujours repérer la sortie. Si le bus arabe se retrouve à côté de vous dans la circulation, priez pour que le feu passe au vert. Évaluez l'accent. Guettez les tee-shirts et les survêtements bon marché. Jetez un petit coup d'œil sur les chaussures et voyez si elles sont poussiéreuses. Il n'avait pas de préjugés, disait-il, simplement il était comme tout le monde, il était logique, il était pragmatique, il voulait être tranquille, peinard. Il lisait les journaux, disait-il, pour être indifférent aux nouvelles. C'était la seule manière de s'en sortir. Il ne voulait pas être catalogué. Il voulait conserver sa liberté. Il pouvait se disputer avec n'importe qui, n'importe quand, à n'importe quel coin de rue. Il était israélien, après tout : il se disputerait avec lui-même s'il le fallait. Tout était question d'appétit. Il commença à avoir un double menton, ses chemises gonflaient. Il n'arborait aucun drapeau, mais comme tout le monde il se tenait immobile chaque jour du souvenir. Son travail le portait. Il se débrouillait bien. Ses tarifs étaient copieux. Il les doubla, les tripla. Plus il faisait payer, plus on lui donnait du travail. Il fut étonné de recevoir des prix. Des décanteurs en argent. Des bols en verre taillé. Des trophées. Alignés sur les étagères, chez lui. Un panneau publicitaire sur deux à Jérusalem était sa création. Le téléphone sonnait sans arrêt. Les enfants grandirent. Les garçons étaient pleins d'énergie. Smadar était une pile électrique, un feu d'artifice. Elle adorait courir dans toute la maison. Elle dansait sur la table. Faisait la roue dans le jardin. S'écorchait les genoux. Se cassa une dent. Des trucs de fille. Le temps passait tranquillement. Diplômes du lycée. Théâtre. Puis arriva le service militaire – Nurit n'aimait pas ça mais Elik, l'aîné, le fit quand même. Il cirait ses souliers et faisait tourner son béret sur son doigt. C'était comme ça qu'on faisait. Refuser de servir, c'était s'isoler. S'isoler, c'était perdre. Perdre, ce n'était pas Israël. C'était un devoir, purement et simplement. Rami le reconnaissait : il l'avait fait, ses fils le feraient, sa fille aussi finirait par le faire. Il prit des photos de Smadar portant le treillis de son grand-père et le béret rouge de son frère sur la tête, et ils rirent pendant qu'elle défilait dans la pièce d'une manière burlesque.

Des années plus tard, il en parlerait comme de sa vie dans une bulle, de ses années chemise à col ouvert, de son personnage d'une chanson des Talking Heads.

87

Le bruit des roulettes de la civière métallique froide. Le glissement des surchaussures en plastique sur le carrelage brillant. Le sifflement léger de la porte du réfrigérateur qui se referme derrière eux. La morgue, après cela, silencieuse, tandis que Rami la traversait.

88

*And you may ask yourself, What is that beautiful house ?
And you may ask yourself, Where does that highway go to ?
And you may ask yourself, Am I right, am I wrong ?
And you may say to yourself, my God, what have I done ?*

89

Les premières années après l'attentat, Rami avait peur de se répéter. Il devait parfois raconter l'histoire de Smadar deux ou trois fois par jour. Une fois le matin, dans une école. Une autre l'après-midi, au siège du Cercle des parents. Et encore une autre le soir dans une synagogue, un centre communautaire ou une mosquée. Devant des pasteurs. Des imams. Des rabbins. Des journalistes. Des caméramans. Des écoliers.

Des sénateurs. Des visiteurs venus de Suède, du Mexique, de l'Azerbaïdjan. Des affligés venus du Venezuela, du Mali, de Chine, d'Indonésie, du Rwanda, pour voir les lieux saints.

De temps en temps – au début, avant qu'il s'autorise à être à l'aise avec la répétition –, il s'interrompait en plein milieu d'une phrase et se demandait s'il n'avait pas dit la même chose deux fois en l'espace de quelques minutes, non pas une vague répétition, mais les mêmes mots exacts, avec la même intonation, les mêmes expressions du visage, comme s'il avait, d'une certaine façon, réduit son histoire à une mécanique, à un rythme du quotidien. Il était troublé à l'idée que les auditeurs puissent voir en lui une bobine cassée, prise au piège de la monotonie de son chagrin.

Après coup, il s'apercevait qu'il avait oublié des parties entières de ce qu'il voulait vraiment dire.

Qu'il puisse apparaître malhonnête, théâtral, professionnel – cela le terrifiait. Comme si son histoire était une marque, une publicité, vouée à être dupliquée. Il sentait la chaleur lui monter au visage. Ses mains devenaient moites. Au deuxième ou au troisième récit de la journée, il commençait à se pincer les avant-bras pour se réveiller, pour être sûr de ne pas arpenter une fois de plus un territoire balisé. *Mon nom est Rami Elhanan. Je suis le père de Smadar. Je suis un Jérusalémite de la septième génération.*

Il se demandait comment faisaient les acteurs. Dire la même chose avec conviction, représentation après représentation. Quelle discipline cela exigeait-il ? Une fois par jour. Deux fois les jours avec matinée. Comment, dans cette répétition sans fin, faisaient-ils pour toujours rendre la chose vraie ? Pour la maintenir vivante ?

Mais plus il le faisait – plus l'histoire prenait une forme singulière –, plus il comprenait que ça n'avait pas d'importance. Il y avait toujours pour un comédien, il le savait, une fin de carrière. Pour lui, non. Pas de dernier lever de rideau. Pas d'ovation. Pas de grande dernière. Pas de sortie par l'entrée des artistes, manteau sur le dos, col relevé. Pas de ruelle éclairée

par les réverbères. Pas de pluie tombant sur la rue pavée et grise. Pas de critiques le lendemain matin. Pas d'adulation flatteuse.

Il commença à comprendre que ce n'était pas une représentation. Ses débuts ne connaissaient pas de fins. Il n'y avait absolument rien de théâtral là-dedans. Il pouvait en faire l'enfer ou le paradis qu'il souhaitait. Il s'habitua à la répétition : elle était sa chance et son malheur.

Il parlait à des universitaires, des artistes, des écoliers, des Israéliens, des Palestiniens, des Allemands, des Chinois, à qui voulait l'entendre. Des groupes chrétiens. Des scientifiques suédois. Des délégations de la police sud-africaine. Le pays, leur disait-il, avait été rédigé sur une toile minuscule. Israël pouvait tenir dans le New Jersey. La Cisjordanie était plus petite que le Delaware. On pouvait faire entrer quatre bandes de Gaza dans Londres. Cent Israël pouvaient être contenus par l'Argentine, et il y aurait encore de la place pour la pampa. Pris ensemble, Israël et la Palestine mesuraient un cinquième de l'Illinois. C'était infinitésimal, certes, mais quelque chose palpait au cœur de tout cela, quelque chose de rudimentaire, d'original, de nucléaire : il aimait ce mot, *nucléaire*. Les atomes de son histoire se pressaient les uns contre les autres. La force de ce qu'il souhaitait dire. Il y avait des fois où il avait le sentiment d'être en dehors de lui-même, de planer au-dessus, de se regarder, mais ça n'avait pas d'importance : il était désormais relié aux mots, les mots étaient les siens, il les possédait, ils étaient prononcés à dessein. Il voulait réveiller ses auditeurs. Voir une secousse en eux. Ne serait-ce qu'une fraction de seconde. Voir un œil s'ouvrir. Ou un sourcil se hausser. C'était suffisant. Une fissure dans le mur, disait-il. Un froncement de doute. N'importe quoi.

Quand il parlait, il revoyait Smadar. Son visage ovale. Ses yeux marron. Son rire tourné vers l'épaule. Dans un jardin. À Jérusalem. Avec un serre-tête blanc dans les cheveux.

90

Rapidement, ils se retrouvèrent pour ainsi dire tous les jours. Cela devint leur travail, plus encore que leur premier travail : raconter ce qui était arrivé à leurs filles. Rami confia les rênes de sa société de graphisme à son associé. Bassam réduisit ses heures au ministère des Sports et aux Archives palestiniennes. Les deux hommes commencèrent à travailler officiellement avec le Cercle des parents. Ils gagnaient le minimum vital. Ils voyageaient dès qu'ils le pouvaient. Rencontraient des philanthropes. Donnaient des conférences dans des fondations. Dînaient avec des diplomates. Parlaient dans des écoles militaires. Ils trimbaient leurs histoires avec eux. Peu importait s'ils répétaient les mêmes mots à longueur de temps. Ils savaient que les gens auxquels ils parlaient les entendaient pour la première fois : ils étaient au début de leurs propres alphabets.

91

Rami était quelquefois surpris par sa capacité à aller tellement loin en lui-même qu'il en découvrait de nouvelles façons de dire la même chose. Il savait qu'il rendait Smadar continuellement présente. Quelque chose de tranchant et de brûlant s'enfonçait dans sa cage thoracique, le forçait à s'ouvrir encore plus.

Parfois, pendant les conférences, il regardait Bassam et voyait l'étonnement sur son visage, comme si sa nouvelle formule venait de le couper en deux, lui aussi.

92

La force de l'explosion dans Ben Yehuda Street l'a envoyée très haut dans les airs.

93

Parfois je me dis qu'elle est peut-être partie en stop jusqu'au ciel.

94

J'entends encore glisser les roulettes de la civière en métal froide.

95

Les lois de la physique lui ont volé son envol.

96

Bassam maintenait divers morceaux à flot dans son esprit, il les essayait pour en mesurer la taille, les réagençait, sautait autour, jonglait avec eux, brisait leur linéarité.

Il aimait mettre les groupes à l'aise. « J'ai passé sept ans en prison, et puis je me suis marié. Vous voulez savoir ce qu'est une occupation ? Essayez donc six gamins dans deux chambres. Quelle personne sensée confie le poste de guetteur au boiteux ? »

Les gens ne savaient pas trop, d'abord, comment prendre ses bons mots. Ils étaient nerveux, regardaient ailleurs. Mais il dégagait quelque chose de magnétique et, peu à peu, il les ramenait vers lui. « Je suis le seul homme qui soit allé en Angleterre, dit-il, et qui ait aimé le climat. »

Il avait un accent à couper au couteau. Il roulait les mots dans sa bouche. Cependant il parlait d'une voix douce, musicale. Il pouvait citer les poètes : Rumi, Yeats, Darwich. Qu'importe s'il écorchait l'histoire çà et là : pour lui c'était davantage un chant qu'une histoire, il voulait en saisir le rythme profond.

97

Une structure osseuse située en bas de la trachée – le syrinx – est essentielle au larynx des oiseaux. Entouré d'un sac aérien, le syrinx résonne aux ondes sonores créées par les membranes le long desquelles l'oiseau fait entrer l'air. Le ton du chant est donné quand l'oiseau déplace la tension sur les membranes. Le volume est contrôlé par la force de l'expiration.

L'oiseau peut contrôler deux côtés de la trachée indépendamment l'un de l'autre, de sorte que certaines espèces peuvent produire deux notes distinctes à la fois.

98

Le soir, Rami lisait à Smadar une version pour enfants des *Mille et Une Nuits*, en hébreu.

Pendant qu'elle écoutait, ses yeux papillotaient. Sinbad le Marin. Julnar de la mer. Ali Baba et les quarante voleurs. Aladin et sa lampe

merveilleuse.

Smadar semblait toujours rester éveillée jusqu'aux trois quarts de chaque histoire.

99

On dit de certains oiseaux qu'ils dorment en plein vol. Ils font cela par plages de dix secondes, en général après la tombée de la nuit. Ils sont capables d'éteindre un côté de leur cerveau pour se reposer, tandis que l'autre côté maintient son état de vigilance rythmique, afin de ne pas percuter un camarade en vol et de guetter les prédateurs.

100

Une frégate peut rester deux mois entiers en altitude sans se poser ni sur la mer ni sur la terre.

101

Un après-midi, dans un souk de Al-Zahra Street, Borges dit à ses auditeurs que les *Mille et Une Nuits* pouvaient être comparées à la création d'une cathédrale ou d'une sublime mosquée, et étaient peut-être encore plus belles que cela puisque, contrairement à la cathédrale ou à la mosquée, aucun de ses auteurs, ou créateurs – les vrais bâtisseurs –, n'avait eu conscience de participer à la construction d'un livre. Leurs histoires avaient été réunies à des époques différentes, dans une infinité

de lieux, Bagdad, Damas, Égypte, Balkans, Inde, Tibet, et puisées à des sources diverses aussi, les *Jatakas* et le *Kathâsaritsâgara*, puis répétées, affinées, traduites, d'abord en français, ensuite en anglais, modifiées une fois de plus et transmises, intégrant de nouveau un autre folklore.

Les histoires ont d'abord existé par elles-mêmes, dit Borges, puis elles ont été accolées les unes aux autres, se renforçaient mutuellement, une cathédrale infinie, une mosquée s'élargissant, un partout aléatoire.

C'était ce que Borges appelait l'infidélité créatrice. Le temps apparaissait à l'intérieur du temps, à l'intérieur d'un autre temps encore.

Le livre, disait-il, était si vaste et si inépuisable qu'il n'était même pas nécessaire de l'avoir lu, puisqu'il était déjà une partie complexe de la mémoire inconsciente de l'humanité.

102

Ils étaient si proches qu'au bout d'un moment Rami avait l'impression que l'un pouvait terminer l'histoire de l'autre.

Mon nom est Bassam Aramin. Mon nom est Rami Elhanan. Je suis le père d'Abir. Je suis le père de Smadar. Je suis un Jérusalémite de la septième génération. Je suis né dans une grotte près d'Hébron.

Mot pour mot, silence pour silence, souffle pour souffle.

103

Les préparatifs des funérailles de Smadar commencèrent sans attendre. Coups de téléphone. Mails. Télégrammes.

La tradition juive exige que le corps soit enterré le plus vite possible, avec tous ses membres et ses organes : on considère que l'âme demeure troublée tant qu'elle n'est pas sous terre.

104

La tradition musulmane également, même si dans un premier temps la police ne renvoya pas à leurs familles les corps des trois kamikazes.

Des années durant, ils furent entreposés dans des housses de plastique bleu, au fond d'une chambre froide de la morgue de Jérusalem fermée à clé.

105

Certaines petites parties du plafond de la chapelle Sixtine ont été laissées intactes à dessein, pour que les générations suivantes puissent comprendre les couches de restauration.

Dès les années 1550, des dépôts de salpêtre ont commencé à apparaître dans les fissures du plafond. Les efflorescences se sont accumulées et ont envahi les peintures : des dépôts cristallins ressemblant à de petites formations rocheuses.

L'artiste italien Simone Lagi – espérant enrayer la désintégration des fresques – passa une bonne partie de sa vie à nettoyer les accrétions à l'aide de chiffons de lin doux et de morceaux de pain mouillé.

Les zones intactes du plafond montrent ce qui aurait pu se produire si la chapelle avait été laissée à son sort.

106

Au XIII^e siècle, le chimiste syrien Hasan al-Rammah décrit le processus de fabrication de la poudre : le salpêtre était bouilli et mélangé à de la cendre de bois pour faire du nitrate de potassium, lequel était ensuite séché et transformé en explosif. En arabe, la poudre était nommée neige de Chine.

107

Au IX^e siècle, les Chinois inventèrent par hasard le mélange explosif – 75 % salpêtre, 15 % charbon de bois, 10 % sulfure – alors qu'ils cherchaient l'élixir de vie.

108

Sept autres personnes trouvèrent la mort dans Ben Yehuda Street. Des vingtaines de personnes furent blessées. Les gyrophares projetaient leurs lumières bleues et rouges sur les immeubles en pierre blanche. La nuit était déchirée par les éclats de voix.

Les secouristes du ZAKA reçurent les appels – *mayday mayday mayday* – et arrivèrent quelques minutes après les explosions, à scooter et en voiture. Leurs longues barbes. Leurs kippas. Leurs tsitsits qui pendaient. Ils s'attelèrent à la tâche avec leurs gilets orange et leurs gants en latex, aux côtés de la police et du Magen David Adom.

La nuit se refermait sur eux. Ils secouraient d'abord les vivants. C'étaient des hommes massifs, mais ils se déplaçaient lestement, simples silhouettes. Ils se penchaient auprès des victimes, glissaient des paroles

réconfortantes à l'oreille des vivants, en prenant soin de ne pas marcher sur le sang glissant.

Après que tous les blessés ou les agonisants eurent été emmenés à l'hôpital, les gens du ZAKA entamèrent leur véritable mission : recueillir les fragments de corps pour les enterrer. Ils s'arrêtèrent quelques instants. Leur concentration était le fruit de la répétition. Une forme de prière. Ils s'adressèrent de petits signes de tête, retournèrent leur gilet du côté jaune des techniciens de scène de crime, enfilèrent de nouvelles paires de gants en latex et de nouvelles housses sur leurs chaussures.

Ils procédèrent en silence. Par petits groupes. Rapides et laconiques parmi ce puzzle humain éparpillé. Un doigt. Un lobe d'oreille. Un pied, encore dans sa chaussure, posé, presque insolent, contre une poubelle.

Ils retirèrent les grilles des caniveaux, écumèrent les surfaces des plaques d'égout, forcèrent les portes bloquées. Ils passèrent au crible les bris de verre et les débris, en quête du moindre de signe de vie ou de chair. Ils fouillèrent les verres brisés avec de longues pinces afin de soulever un pouce tranché. Ils retirèrent des éclats de bombe ensanglantés sur les pare-brise, braquèrent leurs lampes torches sous les tables, grimpèrent aux arbres pour gratter la peau des victimes sur les branches, recueillirent des cartilages sur les panneaux routiers, renroulèrent des intestins dans des demi-torses, aspirèrent n'importe quel liquide disponible sur le trottoir dans des machines portatives.

Les ombres des volontaires du ZAKA se déplaçaient sous un bain de lumière intense. Un homme passait dans la rue, devenait le suivant, devenait encore le suivant. Une forme de communication silencieuse, abrégée.

Ils rassemblèrent les cadavres sur des draps de plastique blanc, les étiquetèrent et les remirent à la police israélienne. Ils étaient méticuleux. Rigoureux. Précis. Un soin tout particulier était mis à ne pas mélanger le sang des victimes à celui des terroristes.

En deux heures, environ, leur travail fut terminé.

Quand ils regagnaient leurs scooters, ils laissaient leurs bras pendre légèrement à l'écart de leur corps, comme si leurs mains avaient été exposées à un contaminant. Tel homme nettoyait une trace de sang qui avait imbibé un tsitsit esseulé. Tel autre se baissait pour ôter les housses en plastique de ses chaussures. Il les repliait soigneusement dans un autre sac en plastique. Ils déposaient leurs vêtements dans les coffres métalliques à l'arrière de leur scooter, mettaient leur casque puis disparaissaient dans la ville une fois de plus, emportant leur chagrin.

Ils ne s'attardaient pas, ne s'exhibaient pas en train de prier. Pas de rituel. Pas de deuil. C'était leur devoir. Aussi simple que ça.

C'était pour ça que les textes sacrés avaient été écrits.

109

Seelonce feenee.

110

Deux des secouristes du ZAKA revinrent à scooter le lendemain matin pour récupérer un œil à côté duquel ils étaient passés.

L'œil avait été remarqué par un vieil homme, Moti Richler, qui, à l'aube, regardant du haut de son appartement de Ben Yehuda Street, vit le bout de chair découpé posé sur le grand auvent bleu du café Atara.

Un long fil de nerf optique était encore attaché à la pupille.

111

Aujourd'hui encore, le fonctionnement de l'œil humain est considéré par les scientifiques comme une chose aussi profondément mystérieuse que les complexités du vol migratoire.

112

Avec la dégénérescence maculaire liée à l'âge, le patient développe une tache aveugle centrale et ne peut généralement voir que les objets périphériques. Tout ce qui est au centre de la vision apparaît sombre. Le patient voit les bords : tout le reste devient un cercle nébuleux. S'il regarde une cible de fléchettes, il se peut qu'il n'en voie que la bordure extérieure.

Pour combattre cela, le chirurgien retire le cristallin naturel et implante un minuscule télescope métallique dans un œil. L'opération ne soigne pas la macula, mais augmente la vision du patient. La tache aveugle peut passer de la taille du visage d'une personne à celle de sa bouche, voire à quelque chose d'aussi réduit qu'une pièce de monnaie.

L'opération – menée la première fois à New York et perfectionnée à Tel-Aviv – ne dure que deux heures, mais elle exige par la suite une nouvelle manière de voir. Le patient doit apprendre à regarder à travers le petit télescope implanté et en même temps à balayer la périphérie avec son autre œil. Un œil regarde droit devant lui, grossissant les choses à deux ou trois fois leur taille normale, tandis que l'autre scrute latéralement. Dans le cerveau, les deux ensembles d'informations visuelles se combinent pour former un tableau complet.

Il faut parfois au patient des mois, voire des années, pour réentraîner correctement sa vision.

À l'époque de l'attentat, Moti Richler en était à son deuxième mois de convalescence. Il se détourna de la fenêtre et dit à sa femme, Alona, qu'il n'en était pas sûr mais qu'en regardant la scène de l'attentat

de la veille il pensait avoir vu – grâce à son télescope implanté – quelque chose de bizarre sur l’auvent en contrebas.

113

Moti trouvait que ça ressemblait à un tout petit phare de moto à l’ancienne, avec des fils qui pendaient.

114

Un des textes les plus anciens sur l’œil – sa structure, ses maladies, ses traitements – fut rédigé au IX^e siècle par le médecin arabe Hunayn Ibn Ishaq : *Dix traités sur l’œil*.

Les composantes individuelles de l’œil, écrivait-il, possèdent chacune leur nature propre et sont agencées de telle sorte qu’elles sont en harmonie cosmique, reflétant à leur tour l’esprit de Dieu.

115

Les médecins retrouvèrent Bassam dans le couloir de l’hôpital. Ils portaient la cravate sous leur blouse blanche impeccable. Ils lui demandèrent de s’asseoir. Il sentit une onde de froid dans ses bras. Il répondit qu’il préférait rester debout.

L’un était juif, l’autre palestinien, de Nazareth. Il s’adressa à Bassam en arabe : doucement, d’une voix mesurée. « Si Abir devait mourir, dit-il.

Si les choses tournent mal. Si le pire devait arriver. Si on ne parvient pas à la ranimer. »

L'autre médecin lui toucha l'épaule : « Monsieur Aramin, dit-il, vous comprenez ce qu'on est en train de vous expliquer ? »

Bassam regarda par-delà l'épaule du médecin : plus loin dans le couloir Salwa était assise, entourée de sa famille.

Bassam répondit, en hébreu, que oui il comprenait.

Le premier médecin parla ensuite du don d'organes. De la vie créée par la vie. Le foie d'Abir, ses reins, son cœur. Le deuxième médecin enchaîna.

« On a une unité de transplantation réputée, vous savez. »

« On prendrait très bien soin d'elle. »

« Il y a des besoins urgents. »

« Certaines personnes sont réticentes. »

« On peut le comprendre. »

« Monsieur Aramin ? »

Pendant un moment, les yeux d'Abir semblèrent planer dans la pièce : grands, marron, avec des taches cuivrées au centre.

« Prenez un peu de temps, s'il vous plaît. Parlez-en à votre femme.

— Je le ferai.

— On reviendra. »

Des toupies de Hanoucca tournant sur le sol d'une crèche. L'Aleph. La Torah. Une tenue de bar-mitsvah. Les consignes du service militaire. Le checkpoint derrière la vitre. Les autorisations et les timbres. Le bleu et blanc claquant au-dessus d'elle. Les voitures aux plaques jaunes. La télévision israélienne, les livres israéliens, les recettes israéliennes. Elle rentrerait peut-être à la maison pour shabbat et préparer le *challah* et allumer les bougies et faire ses *mitzvot* et se réveiller à côté de son mari et lui embrasser les yeux et faire lever ses enfants et les emmener à la synagogue et leur apprendre la *Hatikvah* et leurs enfants auraient peut-être ensuite des enfants et leurs propres manières de voir, et, oui, il existait d'autres manières de voir au-delà de la tradition musulmane,

il le savait – les druzes, les chrétiens, les bédouins aussi – mais il n’y avait pas que ça, non, ça allait tellement plus loin, il voulait l’expliquer aux médecins, il y avait quelque chose de plus profond pour lui, de fondamental, quelque chose qu’il devait dire, il ne savait pas trop comment l’expliquer, il avait toujours voulu qu’Abir voie la mer, c’était ce qu’il lui avait promis bien des années plus tôt, sa promesse à sa fille, qu’il lui ferait faire le bref trajet en voiture jusqu’à la côte à Saint-Jean-d’Acre, ainsi qu’à sa sœur et à ses frères, il leur permettrait de barboter dans le bleu de la Méditerranée, de courir le long des jetées en bois, d’avoir accès à ce qui leur était refusé, et il se demanda ce que virent les médecins lorsqu’il baissa les yeux et dit, dans un hébreu parfait : « Non, je suis désolé, on ne peut pas faire ça, ma femme et moi, désolé, on ne peut pas laisser faire ça, non. »

116

Peu de temps après l’enterrement d’Abir – elle fut portée, recouverte du drapeau, dans les rues défoncées d’Anata –, Bassam téléphona à Rami pour lui dire qu’il devait rejoindre le Cercle des parents.

Il était prêt, insista-t-il, à s’engager. Il commencerait dès que possible, le lendemain s’il le fallait.

Bassam raccrocha et s’en alla marcher dans les rues poussiéreuses et éventrées d’Anata. Les trottoirs éclatés. Les tas de gravats. Les pyramides de pneus.

Il avait vu des photos d’Anata aux Archives nationales. Tant de beauté. Les marchés. Les villas. Les visages en mosaïque. Les hommes en fez. Les femmes dans leurs longues robes. Les cafés.

Disparu. Emmuré. Au rebut.

Il passa devant les portes de l’école et se faufila à l’arrière du magasin. Il retint son souffle pendant qu’il marchait le long du cimetière.

117

Mon nom est Bassam Aramin. Je suis le père d'Abir.

118

Pendant la guerre de 1948, Moti était chargé de surveiller un chariot rudimentaire qui glissait le long d'un câble métallique à travers la vallée de Hinnom, à Jérusalem. Le câble mesurait cent quarante mètres de long. Il reliait une chambre de l'hôpital pour les yeux à une école située au flanc du mont Sion. Il était tendu à son maximum par des treuils et soutenu par des cavaletti de fortune.

Le chariot, fait de bois et de plaques en métal renforcé, ne circulait que la nuit. Il transportait les soldats blessés et les équipements médicaux d'un bout à l'autre de la vallée : pendant qu'ils traversaient le vide, les soldats encore conscients sentaient le chariot se balancer et tanguer.

Chaque soir, Moti roulait à moto dans la vallée, sous le câble, pour s'assurer que ce dernier était intact et non piégé. Il enfilait une tenue sombre et se noircissait le visage, le cou et les mains avec du cirage afin de ne pas attirer les tirs des snipers jordaniens.

La moto de marque italienne était peinte en noir, y compris le guidon et les rayons des roues. Des silencieux avaient été installés sur le moteur. Les phares arrière étaient désactivés et Moti retirait entièrement le phare avant, de sorte que le verre ne reflétait pas la lune.

Le phare désactivé demeura près du lit de Moti pendant toute la guerre, avec ses fils qui pendaient.

119

Le lendemain de l'attentat, Moti regarda du haut de la fenêtre de son appartement vers l'auvent en bas.

« Alona, viens vite, lança-t-il à sa femme par-dessus son épaule. Là-bas. Regarde un peu ça. Est-ce que c'est bien ce que je crois ? »

120

Des années plus tard, le funambule français Philippe Petit tendra un câble métallique de deux centimètres de diamètre presque sur la même trajectoire que celui de Moti, et traversera la vallée sur le fil incliné.

121

Lors de son combat contre Goliath, dans la vallée d'Elah, David se servait d'une fronde pour frapper le front du géant à l'aide d'une des cinq pierres ramassées dans un proche ruisseau. Les pierres de cette vallée sont principalement constituées de sulfate de baryum, donc deux fois plus denses que la plupart des pierres ordinaires. Chez les lanceurs, elles sont réputées voler plus vite, plus loin et plus précisément que les autres.

122

La balle en caoutchouc a projeté Abir face contre terre.

123

Il se raconte que Goliath tomba en avant, puis fut décapité par David sur-le-champ. Mais n'importe quel lanceur de pierres vous dira que ce qui se produit quand on frappe l'ennemi avec une pierre, c'est qu'il tombe en arrière, à moins qu'on l'ait touché dans le bas des jambes.

124

Ce que les Britanniques appelleraient casse-genoux.

125

Si bien que Goliath, s'il avait été conscient, aurait levé les yeux droit vers ceux de David. Comme Jean-Baptiste regarda droit dans les yeux les hommes qui le tuèrent, sur ordre de Salomé, à Sébaste, non loin du village d'Assira al-Shamaliya, où les terroristes de Ben Yehuda Street ont grandi au milieu des champs de blé jaunes, des routes sinueuses et des oliveraies aux échelles en bois branlantes posées contre les arbres.

126

Quand un ou une kamikaze active sa ceinture, sa tête est presque toujours détachée du haut du tronc : les policiers connaissent cela sous le nom d'effet champignon.

127

La décapitation est suivie de deux ou trois secondes de conscience, quand le cerveau fonctionne encore : la bouche peut émettre un son et il peut se produire un mouvement oculaire, une convulsion de l'œil ou l'ouverture – ou la fermeture – d'une paupière.

On dit que les décapités ont l'air souvent surpris quand le corps se détache de la tête : comme si leurs dernières pensées s'envolaient, visions des êtres chers à Stockholm, à Savannah, au Sierra Leone, dans tant de petites Samarie disséminées.

128

Les adolescents de Beit Jala passaient des heures et des heures à peindre sur leurs pierres les drapeaux, les insignes, les maillots de leurs clubs de football, le Shabab al-Khader et le Wadi al-Nes.

Les frères de Tarek les peignaient aux couleurs du Beit Jala Orthodoxi, voire parfois le bleu et blanc de l'équipe de Dheisheh, le camp de réfugiés tout proche.

Certaines pierres arboraient aussi les insignes de clubs étrangers, principalement le FC Barcelone et le Real Madrid. Quelques-unes portaient les couleurs du Al Ahly en Égypte, de l'Olympique lyonnais en France, ou du Celtic Glasgow en Écosse.

De temps en temps, un soldat israélien ulcéré, ayant reçu l'ordre de ne pas tirer, renvoyait les pierres sur les émeutiers. Ces pierres étaient ramassées, inlassablement, puis allaient et venaient entre les soldats et les garçons, presque camarades de vol.